

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

21<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 1039 — 10 Mars 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne s'ra pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



PARIS. — Les grandes réceptions du Préfet de la Seine au palais du Luxembourg. — L'escalier d'honneur.

(Dessin de M. Gustave Janet, d'après le croquis de M. Fenwick.)

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos Gravures : Les Réceptions au Luxembourg; — Vote de la paix par la Skupstina; — Les Elections dans le quartier de Kassim-Pacha; — Distribution de secours à la Croix-Rousse, à Lyon; — Où était la Butte-des-Moulins; — Nos Tableaux; — Obsèques du général Conseil-Dumesnil; — Inauguration de la statue d'Edouard Plouvier. — Les Dieux qu'on brise, par A. Delpit. — Le plus beau jour de la vie, par M<sup>me</sup> Lieutier (suite). — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de La Halle. — Récréations de la famille. — M. Nordenskiöld. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Les Grandes réceptions du préfet de la Seine. — Séance de la Skupstina, le 28 février. — Les Elections du quartier de Kassim-Pacha, à Constantinople. — Distribution de secours à la mairie de la Croix-Rousse, à Lyon. — Etat actuel de l'avenue de l'Opéra. — *A qui parler?* (tableau). — *La Main chaude* (tableau). — Revue comique, par Cham. — Obsèques du général Conseil-Dumesnil. — Inauguration du buste d'Edouard Plouvier. — M. Nordenskiöld. — Échecs et Rébus.

## COURRIER DE PARIS

**C**e pauvre M. Arouet de Voltaire, un grand génie, soit dit en passant, serait assez désappointé s'il revenait au monde.

L'auteur de *Candide* pensait certainement avoir imaginé quelque chose d'assez audacieux en réunissant cinq ou six majestés dans l'hôtellerie de Venise. Aujourd'hui, les rois déchus ne vont même plus à l'auberge, à moins qu'ils n'aient, durant leur prospérité, songé à l'avenir et placé leurs capitaux à l'étranger.

Mais on ne songe pas à tout. Puis une des infériorités de l'homme, celle qui lui est la plus préjudiciable, c'est son ignorance complète dans l'art de mesurer le temps.

A vingt ans, les quelques années qu'il a à consacrer au service militaire lui paraissent cinq siècles, et cinquante-cinq années lui paraissent cinq minutes; sa montre galope à l'approche de la mort comme un cheval qui sent l'écurie.

Les rois sont comme les autres hommes; ils savent que les mauvais jours luisent pour eux comme pour les simples mortels; mais, comme les simples mortels, ils disent volontiers :

— Demain, nous arrangerons cette affaire.

Si bien qu'au lieu d'aller tranquillement à l'hôtellerie, comme le maître de Cocambo, ils descendent à l'hôpital.

Cela est ainsi et non autrement. L'an passé, c'était le fils de l'empereur Iturbide qui mourait obscur dans une boutique de marchand de vin de Neuilly; aujourd'hui, c'est ce pauvre M. de Tonins, ex-roi d'Araucanie, qui est entré à l'hôpital Saint-André, à Bordeaux.

Le médecin en chef l'a trouvé très-malade et lui a dit :

— Quoique roi, vous pouvez entrer. Ici, pas de préjugés.

Il faut avouer que si, comme l'a dit le poète tragique :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,

le dernier fut un avoué bien infortuné.

On ne saurait lui reprocher d'avoir gaspillé l'or de son peuple; il avait été choisir une espèce de peuple sans sou ni maille, qui l'avait proclamé roi pour quelques livres de tabac et pour quelques bouteilles de ratafia; aussi ne trouva-t-il personne pour le consolider dans ses États, pas même des actionnaires.

La vérité, c'est que le brave homme n'a jamais su s'y prendre; il n'était plus dans le mouvement.

Si, au lieu de dire qu'il s'agissait tout simplement d'une couronne, meuble démodé, encombrant, difficile à porter, difficile à garder, il avait insinué adroitement qu'il rapportait d'Araucanie une substance propre, non pas à teindre les cheveux, mais à les ramener à leur couleur primitive, il serait

dans un entre-sol confortable de la rue Vivienne, au lieu d'être à l'hôpital.

Entre nous, le roi Léon VII, qui vient de mourir à Milan sur un lit de l'hôpital Majeur, est bien plus intéressant.

Celui-ci n'était pas un monarque d'occasion. Il appartenait à cette grande famille de Lusignan qui est un des rayonnements de l'histoire française, un des étonnements de l'histoire d'Orient.

Les Lusignan, dont sont MM. de La Rochefoucauld, Châteaurox, Parthenay, Saint-Dié, Pembroke et dix autres qui échappent à ma mémoire, affirmaient descendre de la fée Mélusine; il n'y a pas de mal à ça. Pour preuve de cette origine ancienne, ils *sommaient* leur écu qui était *burclé d'argent et d'azur*, d'une *demifemme de carnation regardant dans un miroir d'argent*.

Si cette magicienne a vu dans son miroir la destinée réservée au dernier roi, son petit-fils, elle a dû éprouver un bien grand chagrin.

J'ignore si les La Rochefoucauld ont porté ou conservé la *femme de carnation*, mais ce qui est connu, c'est qu'eux aussi ils portent *burclé d'argent et d'azur*, surchargé toutefois de *trois chevrons de gueules*; parce qu'après tout, si l'on est enchanté d'être Lusignan, on n'est pas fâché d'être La Rochefoucauld.

Il portait aussi *burclé d'argent et d'azur*, celui qui vient de mourir à l'hôpital Majeur, et, sans vouloir faire de reproches à personne, la noblesse française aurait bien dû s'entendre avec le pape pour lui rappeler que Bertrand de Got fut proclamé pape, en 1305, au château de Lusignan; elle aurait pu s'entendre avec le roi Victor-Emmanuel qui a, lui aussi, porté le titre de roi de Chypre et de Jérusalem, pour faire une pension de dix-huit cents francs à ce prince infortuné.

Que voulait-on que fit ce malheureux pour se tirer d'affaire?

Supposons-le plein d'énergie et de bonne volonté, se présentant pour demander du travail quelque part, une petite place, un petit emploi.

On l'examine, on le questionne, il plaît.

— Bon, mon ami, vous entrerez en fonctions demain; mais, avant, dites votre nom?

— Léon VII.

— Drôle de nom! Quelle profession?

— Roi de Rhodes.

— Vous dites?

— Roi de Rhodes, de Chypre et de Jérusalem.

— Avez-vous des certificats?

— De qui?

— Je ne sais. Avez-vous des moyens d'existence?

— J'ai une créance énorme sur la sérénissime République de Venise.

— Diable! je réfléchirai; ne repassez pas demain; on vous écrira.

La sœur de ce pauvre prince est une jeune fille de seize ans, qui sera plus heureuse que son frère, parce qu'elle n'est ni reine, ni duchesse, mais tout simplement M<sup>lle</sup> de Lusignan. Ce n'est lourd à porter que lorsqu'on y prend garde, et, comme elle n'y prend pas garde, elle vient d'épouser, à Milan, un homme qui, lui aussi, bâtera des palais :

C'est un marbrier.

Le patinage artificiel semble faire de vrais progrès; mais, sans vouloir absolument me prononcer, il paraît avoir été plutôt adopté par tout le monde que par le monde.

A Paris, on conduit assez volontiers les petits enfants et les jeunes collégiens au *skating-rink*. C'est un exercice comme un autre, à quelques torques près. L'expérience dira si l'exercice est salutaire ou désavantageux au développement de la jeunesse, qui, sans se préoccuper davantage, se livre à corps perdu à ces glissades platoniques.

Le soir, la bicherie basse et haute envahit le bitume qui a remplacé les bals; mais jusqu'à présent le monde n'a pas donné, le monde femme, bien entendu; le matin, quelques bourgeois hésitantes vont prendre des leçons en compagnie des jeunes benoîtées qui persuadent à leurs parents naïfs que c'est « le grand genre »; de ci, de là, il faut l'a-

vouer, quelques femmes du monde, mais qui semblent d'un âge à reprendre plus d'espérances qu'elles n'en ont donné.

Il paraît qu'il n'en est pas ainsi à l'étranger, et mes lectrices me sauront gré de leur citer quelques lignes qui arrivent de Naples. Elles n'étaient pas destinées à voir le jour; ce sont des lignes intimes d'une amie à une amie; je les ai trouvées, et les voilà. Vous savez le proverbe des chroniqueurs : Chacun prend son bien où il le trouve. Et vous avouerez que les chroniqueurs ont une excuse, ils prennent pour les autres, ce qui est assez original dans un temps où on prend pour soi :

« ... Voilà que nous commençons à être tranquilles, les B... étant partis et les R..., obligés, par un deuil de famille, de rester un peu chez eux, au grand désespoir de cette pauvre Jenny. Voilà qu'un soir mon oncle arrive, et, prenant l'air le plus important que puisse arborer un parlementaire dégommé, il s'écria :

— Mesdames, grande nouvelle! il paraît que la ville de Naples, Naples la coquette, Naples la reine des eaux bleues, va s'embellir d'une *riviera di ghiaccio*.

Mon oncle prononce l'italien comme notre belle amie Faustina F... prononce le français; un Auvergnat se tordrait en les entendant tous deux ensemble ou séparément.

Ma tante ne comprenait pas et n'osait point faire répéter, parce qu'elle avait peur de blesser son mari, mais elle jetait sur Élise des yeux suppliants; mais Élise n'avait pas plus compris que sa mère, et moi pas plus qu'elles deux. Heureusement c'était l'heure des visites, et toute la bande T... inonda la terrasse en s'écriant :

— Nous venons de nous faire inscrire à la *riviera di ghiaccio*. Êtes-vous inscrites? vous ferez-vous inscrire?

— Je voudrais d'abord savoir ce que c'est, dit ma tante, qui nous avait vainement suppliés du regard.

— Mais, s'écria M<sup>me</sup> T..., le mot le dit : rivière de glace.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Mais c'est un endroit pour patiner.

— Un *skating!* Que ne le disiez-vous tout de suite?

— Oui, ma chère, dit mon oncle, un *skating*, comme vous dites; mais les Napolitains ne sont pas gens comme nous à prendre avec avidité le premier mot anglais qu'on leur jette à la figure : c'est un peuple fier et poète; il fait ses appellations à sa manière, et dites-moi si rivière de glace n'est pas plus gracieux que *skating rain?*

Il n'y avait rien à dire à ça; aussi on ne dit rien, mais on discuta avec tous les nouveaux arrivants pour savoir pourquoi *ghiaccio* au lieu de *ghiaccia*.

Naturellement, après avoir juré tous nos grands dieux que nous n'y mettrions pas les pieds, nous avons été à la soirée d'ouverture. Naturellement, moi, d'assez mauvaise grâce, j'avais peur de renouveler la fameuse soirée du *skating* de \*\*\*, où, tu te rappelles, une demoiselle a appelé Frédéric « espèce de muselé », et où la jolie \*\*\* du Vaudeville refusait aigrement des sandwiches, parce que, disait-elle, ce n'était pas à une femme comme elle qu'on offrait de la charcuterie après dîner.

Eh bien, je m'étais trompée, toute la colonie était là brillante, et toutes les dames patinent avec une si grande facilité que Paul s'est écrié en regardant la duchesse de B...

— Quand je disais que je l'avais vue chez Bullier!

Paul est fou certainement; mais il est étrange, tu en conviendras, de voir des Russes, des Autrichiennes, des Espagnoles, des Françaises, je ne parle pas des Anglaises qui sont vieilles dans le métier, ni des Italiennes qui sont capables de tout; mais les autres, qui sont ici depuis le commencement de l'hiver, où ont-elles appris à patiner?

Mon oncle dit que ceux qui savent patiner pour de bon patinent avec la plus grande facilité sur des roulettes; mais tu sais bien qu'Hartog a levé les épaules quand nous l'avons interrogé là dessus.

Où ont-elles appris? Cela me creuse et m'agace; car enfin, l'an dernier, nous avons vu, à un laidéron près, toutes celles qui ont essayé des patins.

J'ai questionné; mais, voyant bien vite que je ne

saurais rien de nos amies de passage, j'ai questionné le sexe fort.

Le colonel K...f m'a dit qu'il avait appris à Londres, « donc déjà. » Sir Francis m'a affirmé avoir pris des leçons à Paris. Le marquis de San... se glorifie d'être un élève parisien aussi; mais les dames n'ont appris nulle part.

Un instant, j'ai cru que j'allais pénétrer enfin le mystère.

Il y a en face de nous une famille riche de Lille, des parents des G...; la présentation était inévitable. La tribu se compose du père, de la mère, d'un grand garçon assez insignifiant, de deux jeunes filles bien élevées, et enfin d'une petite fillette de six ans que j'ai prise en affection, parce qu'elle est charmante et qu'elle ressemble à la sœur d'Henry.

Hier, la gamine, qui patinait comme un ange avec ses deux sœurs qui patinent comme des sabres, vint me prier de lui attacher la bride de son patin.

— Mignonne, lui dis-je, tu patines comme un sylphe; où donc as-tu appris?

— Ici, madame.

— Et tes sœurs?

— Là-bas, madame.

Et elle s'élança dans l'espace avec une grâce et une intrépidité charmantes.

— Où, là-bas? J'en rêve... »

~ Pensez-vous qu'il soit absolument nécessaire de vous entretenir des désagréments conjugaux de la marquise de Caux?

En toute franchise, je vous avouerai que, sur ce chapitre, je ne suis pas instruit du tout. Je ne sais que ce que les journaux n'auraient pas dû en dire. Je trouve qu'il est bien assez fâcheux pour un homme du monde, même lorsqu'il a épousé une comédienne, d'être malheureux d'abord et ensuite de devenir la proie d'une publicité indécente.

Quand pareil désagrément arrive à un épicière, on met dans le compte rendu du jugement « M. X... » et tout est dit.

— Pourtant, en réfléchissant bien, il paraît assez naturel, me disait l'autre jour un mien ami, grand raisonneur, que les heureux du jour ou ceux qui passent pour tels payent publiquement leur bonheur.

Voici la Patti, qui a été très-gentille de figure. Le hasard lui a mis un rossignol dans le gosier. Chaque soir, un impresario dépose sur la table de sa loge, entre la poudre de riz et la patte de lapin, cinq ou six billets de mille francs. Ce serait vraiment trop beau, si la destinée ne venait un jour présenter la facture.

— Pourquoi, diraient les autres femmes, celle-ci a-t-elle tout et moi rien?

Que de femmes ont envié la marquise de Caux, et combien peu aujourd'hui s'aviseraient de la plaindre.

~ La tentative de conciliation devant M. le président, qui précède toute demande en séparation, avait pris toute l'importance d'une solennité. C'est avec pompe que l'on a raconté ce sacrifice à la forme, qui ne signifie rien du tout.

« M<sup>me</sup> la marquise montait par le grand escalier, tandis que le marquis arrivait par l'escalier du quai. »

On croirait lire une introduction à l'entrevue des trois empereurs.

Au diable! par où veut-on que ces gens montent, si ce n'est par l'escalier?

~ En Suisse, dans le canton de Zurich, je crois, il y avait aussi une tentative de réconciliation, mais elle était plus originale que celle qui est écrite dans nos lois.

Le juge demandait aux époux:

— Vous voulez vous séparer?

— Oui, répondaient les deux conjoints avec ensemble et conviction.

— C'est bien vu, bien entendu, il n'y a plus à y revenir?

— Non, non!

— Eh bien! mes enfants, aux termes de la loi, vous allez vous rendre à la prison de la ville; voici votre billet.

Il fallait alors passer vingt-quatre heures en tête-à-tête. C'était dur pour des gens qui avaient ou croyaient avoir des griefs.

C'était d'autant plus dur, qu'il n'y avait qu'une étroite cellule, qu'une seule chaise et qu'un seul lit.

Lorsqu'en entrant le mari prenait la chaise la femme lui disait:

— Vous êtes un goujat, vous l'avez toujours été et vous le serez toujours.

Si, au contraire, le mari offrait poliment la chaise, la femme lui disait:

— Vous êtes un goujat, voilà que vous m'offrez la chaise; maintenant il est bien temps d'être poli, cela vous sied mal et ne vous avancera à rien.

Quand on avait bien boudé, on finissait par se battre, et la dame, vaincue ou triomphante, criait comme une pie.

Comme on ne peut se battre et crier pendant vingt-quatre heures, on finissait par s'expliquer et par s'endormir, quelquefois même on s'endormait sans s'expliquer, et le lendemain on s'en allait bras dessus bras dessous saluer le juge et l'on regagnait son logis.

Les vieilles gens du pays affirmaient qu'après cette épreuve, l'affaire s'arrangeait toujours à l'amiable.

Pourquoi les époux de Caux, comme on va le dire sur les papiers timbrés, ne se sont-ils pas mariés en Suisse?

On ne sait pas, ils ont peut-être mieux fait de se marier en France, et ils auraient peut-être encore mieux fait de ne se point marier du tout.

~ Dans je ne sais plus quelle pièce de Duvert et Lauzanne, Arnal, s'élançant vers le buffet d'un bal par souscription donné en faveur des exilés, s'écriait d'un air majestueux et convaincu:

— Et maintenant allons bâfrer au profit des Polonais!

Je ne sais pourquoi cette cocasserie m'est revenue dans l'idée à propos du bal des Lyonnais.

Il faut un stimulant à la charité, c'est chose avérée; il est si doux de faire le bien en s'amusant; aussi l'annonce d'un bal, d'une loterie, d'une vente, d'un concert même, fait-elle plus que toute l'éloquence que M. Loyson mettait autrefois au service du bien.

Voici un petit calcul qui m'a paru assez original:

Un homme et une femme du monde ont été au bal des Lyonnais. Voici, à peu de chose près, le chiffre de leurs dépenses:

Pour monsieur:

Une paire de gants blancs. . .	6 fr. 75
Un camélia (si le monsieur n'est pas décoré). . . . .	2 »
Total de monsieur. . .	8 75

Pour madame:

Une robe avec garniture. . .	4.500 fr. »
Gants. . . . .	26 »
Bottines. . . . .	45 »
Coiffure et fleurs. . . . .	50 »
Total de mad me. . .	4.624 fr. »

Frais généraux, landau, ouvreuse, etc., entrées. . . .

Total général. . . 4.719 fr. 75

Or, ce charitable ménage, qui a dépensé 4,719 fr., sans compter les centimes, a donné en réalité la somme de 30 francs.

Si l'on suppose cinq mille ménages au même prix, on arrive à une dépense de 8,500,000 francs, sans compter les célibataires. Or, la part de chaque ouvrier sans ouvrage paraît devoir être de 3 fr. 50. N'est-ce pas le cas de dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle?

C'est le cas de le dire, lorsqu'on est sot ou qu'on veut exciter la haine des citoyens les uns contre les autres.

Tout d'abord, trois francs dix sous valent mieux que rien. C'est le droit de vivre trois jours, bien des gens ne savent pas cela; ensuite la robe de la dame n'a-t-elle pas été faite à Lyon? ne faut-il pas que les bottiniers et les gantiers, les fleuristes, les musiciens, les cochers et les chevaux gagnent leur vie? sans compter que monsieur et madame donneront aux souscriptions et iront à plus d'une représentation à bénéfice.

~ Le vent est aux mystifications. Mon excellent confrère, le chroniqueur du Palais, vous racontera comment un jeune Toulousain a commencé la série; cela lui a coûté cher.

À Paris, il a eu des imitateurs. Vous allez voir que la mode va revenir, vilaine mode qui rapporte, la plupart du temps, des horions d'autant plus fâcheux qu'ils se mêlent aux éclats de rire de la foule.

Un enragé monsieur ne s'est-il pas avisé de vouloir mystifier Hugo, qui, lorsqu'il fait la *Légende des siècles*, est bien l'homme le moins mystifiable de l'univers?

En voyant la légende de Jean Chouan, ce farceur a écrit au poète en signant Jean de Chouan. Le poète, naturellement, lui a répondu avec bonté, et de là un immense éclat de rire.

Peut-être le maître illustre a-t-il ri plus fort que les autres; il aime trop passionnément les enfants pour ne pas pardonner quelque chose aux gamins.

~ Voici une découverte fort avantageuse pour la troupe amusante des romanciers modernes. J'engage M. Fortuné du Boisgobey à l'étudier avec soin; je pense qu'il pourra en tirer un grand parti.

Si cette découverte s'affirme, elle sera, je le répète, fort avantageuse pour les effets que les conteurs en sauront tirer; mais, en revanche, qu'elle sera donc dangereuse pour les confrères de Moyaux et pour Moyaux lui-même, s'il lui prend fantaisie de continuer ses exploits!

~ En faisant des expériences d'ophtalmographie, un professeur d'outre-Rhin a fait de singulières découvertes. Comme il me serait difficile de faire le savant et de vous expliquer comment et pourquoi la rétine a telle ou telle propriété, j'aime mieux vous dire la chose, qui est horrible du reste.

C'est une nouvelle manière d'accommoder le lapin et de s'en faire une galerie de portraits à l'œil. Vous prenez votre lapin, vous lui mettez un drap noir sur les yeux, vous placez en face de lui, et dans la pose la plus gracieuse possible, la personne que vous aimez.

Vous criez: Ne bougez plus! vous vous armez d'un couteau, vous enlevez le voile au moment où le lapin regarde étonné, vous lui coupez la tête, pif! puis vous lui arrachez les yeux et vous les jetez dans de l'eau alunée, paf!

Au bout de vingt-quatre heures, l'eau alunée a durci les yeux du lapin, et vous y voyez avec un vif plaisir la reproduction fidèle de la personne aimée s'étaler dans ce qu'on appelle vulgairement le miroir.

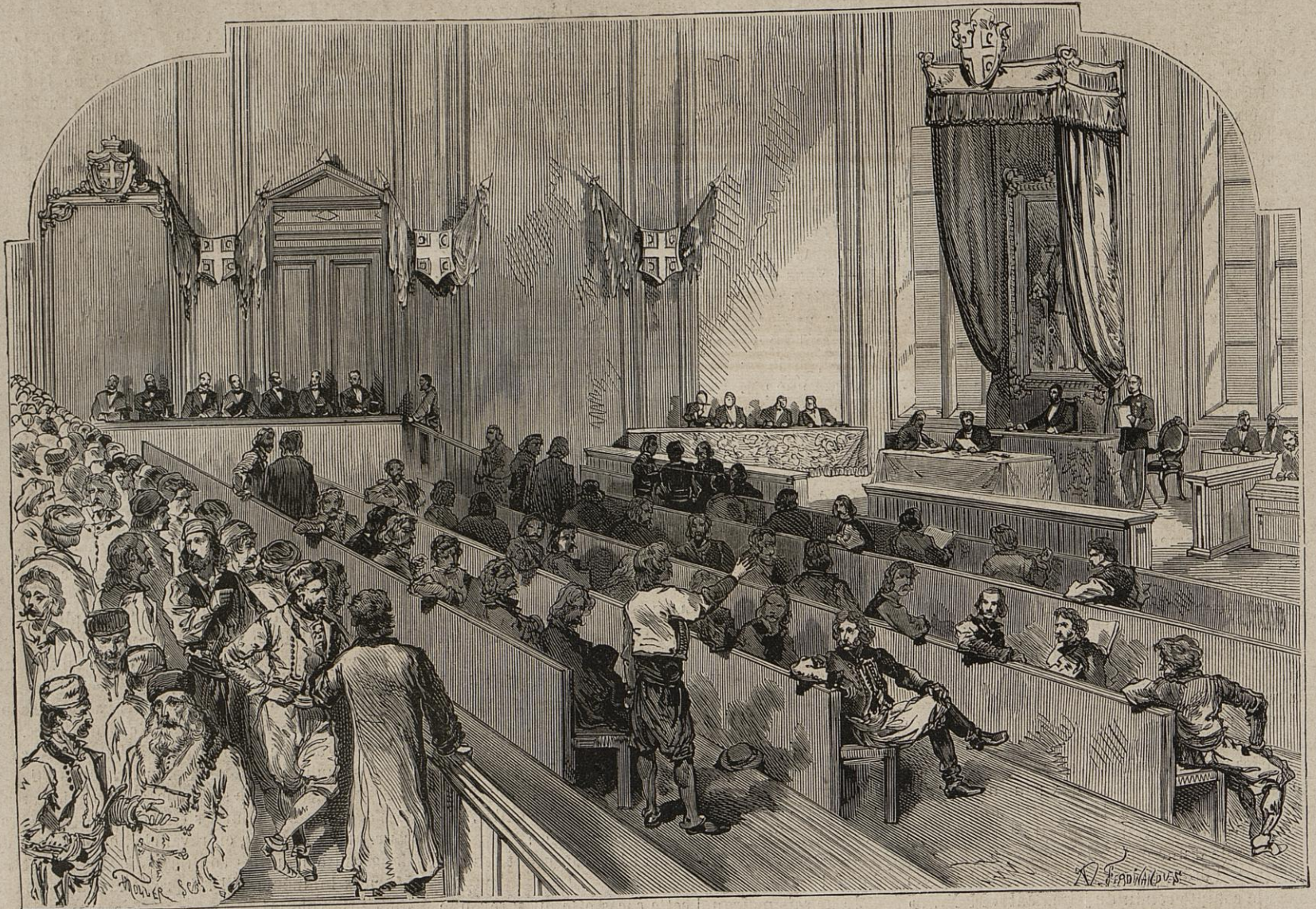
Les personnes qui veulent avoir le portrait en grand doivent remplacer le lapin par un veau.

Vous n'apercevez peut-être pas tout de suite comment ces clichés de lapin nature peuvent servir à la police et à la littérature moderne? Mon Dieu, c'est bien simple: on n'a qu'à remplacer le lapin par une femme, qui garde dans ses yeux l'image de son meurtrier.

On jette les yeux de la femme dans de l'eau alunée et, vingt-quatre heures après, l'assassin est arrêté, s'il ne file pas, et le jury le condamne sans circonstances atténuantes.

Il n'y a que la victime qu'on ne reconnaît pas, parce qu'elle a les yeux arrachés; mais qu'est-ce que ça fait, puisqu'elle est morte  
Elle!

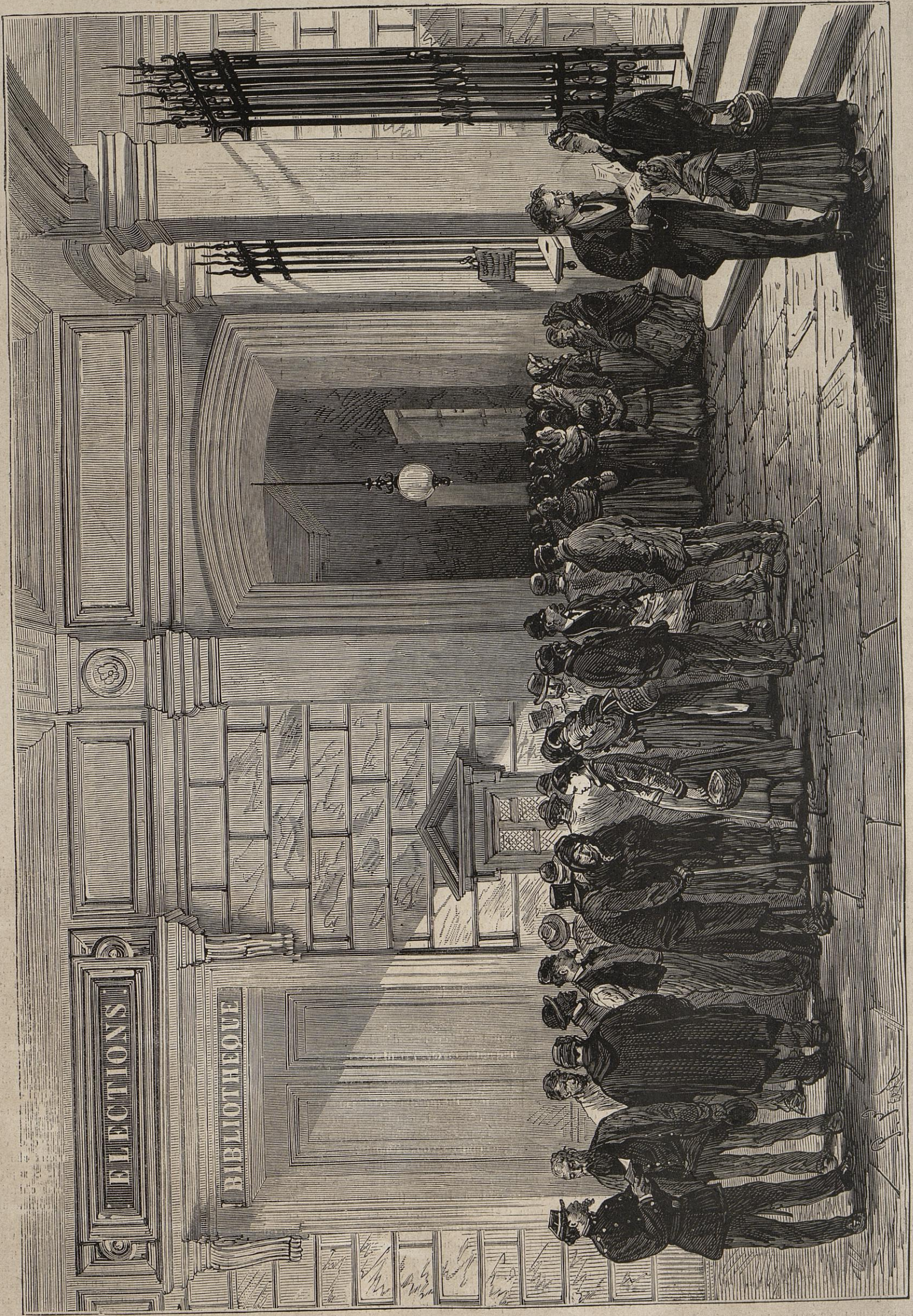
JULES NORIAC.



BELGRADE. — Séance de la Skupstina, le 28 février, où sont adoptés les préliminaires de la paix. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Charles Yriarte.)



CONSTANTINOPLE. — Les élections dans le quartier d'Hassim-Pacha. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Ananian.)



LA CRISE LYONNAISE. — Distribution de secours à la mairie de la Croix-Rousse. — (D'après nature, par M. Féral).

## NOS GRAVURES

## Les Réceptions du Luxembourg

UNDI soir, 5 mars, a eu lieu la troisième réception de M. le préfet de la Seine, laquelle a été fort brillante et animée. On avait fait de grands préparatifs pour orner ce charmant palais du Petit-Luxembourg, si coquet et si bien disposé. Les serres de la ville avaient fourni pour la circonstance leur contingent le plus riche. Dans le vestibule, entièrement décoré de magnifiques tapisseries des Gobelin, tout le long du grand escalier, dans les salons, on avait disposé des massifs de verdure et de fleurs à profusion. Dans ce cadre charmant, beaucoup de jolies femmes et de jolies toilettes. En première ligne, nous devons citer M<sup>me</sup> Ferdinand Duval, qui a fait les honneurs de cette soirée avec la grâce toute parisienne qui la caractérise.

Le local est, quoique un peu exigü, parfaitement approprié à ces réceptions, et rien n'est exquis et gracieux comme ce petit palais qui, après avoir été successivement habité par le premier consul et son frère Joseph, servait, sous le régime impérial, de résidence au président du Sénat.

Notre dessin représente le grand escalier donnant accès aux salles des fêtes. En entrant dans le vestibule, l'œil est attiré par d'admirables tapisseries des Gobelin, soustraites, en 1871, au vandalisme des fédérés. Comme autrefois aux bals de l'Hôtel de Ville, les gardes de Paris, en grande tenue, forment la haie de chaque côté de l'escalier, que garnissent des arbustes et des fleurs. Le tout présente un aspect merveilleux. Plusieurs salons sont également décorés de tapisseries anciennes fort belles, et, dans les petits appartements de M<sup>me</sup> Duval, qui communiquent avec la salle de bal par une petite galerie transformée en jardin d'hiver, on admire de curieuses vues du vieux Paris et le portrait si connu de M<sup>me</sup> Récamier, par Gérard.

C'est à Waltenfeld qu'est revenu l'honneur de diriger l'orchestre, et il s'est acquitté de cette fonction avec sa verve accoutumée.

Somme toute, on s'est fort amusé chez M. le préfet; on a surtout beaucoup dansé, et le tout Paris des soirées élégantes espère bien, pour l'hiver prochain, une nouvelle série de fêtes qui consacreront la réputation si méritée des réceptions du Petit-Luxembourg.

## Vote de la paix par la Skupstina, à Belgrade

NOUS croyons devoir élorer la longue série de dessins que nous avons publiée sur la guerre de Serbie en donnant aujourd'hui dans nos gravures la séance tenue, le 28 février dernier, à Belgrade, par la Skupstina, séance dans laquelle ont été adoptées les bases convenues entre la Serbie et la Turquie pour le rétablissement de la paix.

Quelques détails sur la composition de cette assemblée, dont on a tant parlé en Europe :

Excepté un groupe peu important de socialistes ayant puisé leur doctrine à l'étranger pour l'importer en Serbie, pays naïf où elle ne saurait s'acclimater, et un petit clan, divisé en deux fractions, s'intitulant jeunes et vieux conservateurs, dans un pays où il y a très-peu à conserver, les éléments libéraux possèdent à la Skupstina serbe une énorme majorité. L'élément libéral modéré, à la tête duquel se trouvent MM. Ristich et Radivoj Miloškowitch, compte environ la moitié des membres de l'assemblée, qui sont au total au nombre de cent vingt. Ces députés, dont un quart, c'est-à-dire trente, sont nommés directement par le prince et les autres par le suffrage universel, touchent, durant les sessions parlementaires, une indemnité de 2 roubles (7 fr. 60) par jour. Dans la principauté, tout citoyen est électeur, sauf ceux en état de domesticité. Tout naturellement, la plupart des députés serbes appartiennent à l'élément rural. Ce sont de bons campagnards, souvent illettrés, néanmoins discutant fort bien les questions de politique et d'administration. Quelques-uns d'entre eux possèdent une éloquence native qui ne manque ni de saveur, ni d'originalité.

La Skupstina serbe se réunit, suivant les circonstan-

ces, soit à Belgrade, soit à Krajnewatz. Dans cette première ville, la salle des séances est située dans le bâtiment de l'École supérieure. Son aménagement est très-simple, et le seul ornement de luxe consiste dans un dais de velours rouge, avec crépines d'or, où le prince Milan prend place à quelques rares occasions, et sous lequel on voit son portrait en pied.

## Les Élections dans le Quartier de Kassim-Pacha

Constantinople, le 15 février 1877.

Monsieur le Directeur,

VOUS recevrez par ce courrier un croquis représentant les élections pour les députés au parlement ottoman, à Kassim-Pacha, la circonscription la plus turque du faubourg de Péra. Kassim-Pacha est le quartier le plus infect de la rive droite de la Corne-d'Or. Tout ce qu'il y a de mendiants turcs, de gens de bas peuple, demeure dans le quartier de Kassim-Pacha. Notez que tous ces gens-là sont propriétaires, et par cela électeurs. En Turquie, lorsque vous possédez 2 mètres 1/2 de terre, sur lesquels, avec une ou deux caisses d'emballage vous fabriquez un petit abri pour un savetier quelconque, vous êtes tout aussi propriétaire que si vous possédiez un passage avec quarante ou cinquante magasins.

Vous pouvez voir déjà le coup d'œil qu'offrent les électeurs et les élections à Kassim-Pacha.

Figurez-vous une petite pièce rectangulaire aux murailles nues, sur lesquelles sont pendus quatre petits tableaux, avec des inscriptions turques, versets du Coran ou autres maximes.

Au fond de la pièce se tient la commission électorale, c'est-à-dire le président, assis devant un pupitre placé sur une petite estrade élevée de 20 ou 30 centimètres; devant ce pupitre et posée à terre une grande caisse en bois peint et cerclée en fer, avec une ouverture au milieu : c'est l'urne. A la droite du président, et assis sur une chaise, l'imam (curé) du quartier, lequel, affublé d'une paire de besicles, écrit gravement dans son coin. Comme le croquis vous le représente, vous pouvez voir comment s'y prennent les Turcs pour écrire et pourquoi leur écriture va toujours de bas en haut.

A la droite de l'imam est placé le kiatib (écrivain), prenant des notes ou cherchant le nom de l'électeur sur sa liste.

Ce travail est contrôlé par le président, qui tient aussi son cahier sur son pupitre. A la gauche du président, et sur un sofa, sont assis quelques notables du quartier.

Un *mongal* (réchaud) sert à chauffer la chambre.

Je vais maintenant tâcher de vous décrire la manière du vote : un électeur se présente avec son bulletin, sur lequel il a écrit deux noms, un musulman et un non-musulman, et se place devant la grande caisse servant d'urne, présentant au président son bulletin.

— Gardez ça, lui dit le président, cela est secret.

D. — Quel est votre nom?

R. — Ibraïm (c'est comme qui dirait Pierre ou Paul).

D. — Ibraïm quoi?

R. — Ibraïm, couadouradji (marchand de chaussures).

— Très-bien.

Et le président se met en demeure de chercher le nom indiqué, qu'il ne peut trouver. A bout de recherches, il s'adresse alors au bekdji (gardien de nuit), qui joue un grand rôle dans les élections. Le bekdji connaît toutes les personnes du quartier. Assis sur un petit divan, les jambes croisées, il cause gravement avec un notable lorsque le président vient à l'appeler :

D. — Méhémet aga, connaissez-vous l'effendi?

R. — Mais oui : Kara Ibraïm, couadouradji.

— Mais que ne le disiez-vous? s'écrie en colère le président, en s'adressant à Ibraïm (l'électeur était connu sous le nom de Kara Ibraïm, etc., c'est-à-dire Ibraïm le noir, marchand de chaussures).

On vote aussi par procuration. Exemple : un jeune homme arrive porteur d'un billet, qu'il remet à l'imam; celui-ci en donne lecture : « Je vous envoie le vote que mon quartier m'a donné. » Colère de l'imam et du président. Le porteur du billet est renvoyé, chargé de dire au votant que le vote est tout à fait libre, et non dicté par le quartier.

Vous comprendrez par ce qui précède le tracis que tout cela donne au pauvre président et à la commission, chargés de former tous ces électeurs, dans un quartier aussi ignorant que celui de Kassim-Pacha.

Agréez, etc.

ANANIAN.

## La Distribution de secours à la Croix Rouge

EXCELLENT dessin de M. Férat donne une idée très-exacte de la physiologie de la mairie, à l'heure où se font, à la Croix-Rouge, les distributions de secours aux ouvriers sans travail. Constatons que le tisseur lyonnais n'a généralement recours à ces sortes de subsides qu'à la dernière extrémité, lorsque toutes ses ressources sont absolument épuisées. C'est d'autant plus beau, plus noble, que le *maître*, ou chef d'atelier — en raison des frais de montage et de changements de disposition — ne peut faire rapporter à un métier qui travaille toute l'année plus de 1,000 à 1,200 francs; quant à l'ouvrier, obligé d'attendre la pièce et de subir des chômages très-fréquents, on calcule qu'il ne travaille pas en moyenne plus de neuf mois sur douze. Les tisseurs lyonnais qui font des économies doivent donc être des modèles d'ordre et de sobriété.

## Où était la Butte des Moulins

DES siècles avaient entassé les débris et les immondices dans des champs incultes au-delà des remparts du plus vieux de tous les Paris; ce tas de boue et d'ordures était devenu colline, et les moulins à vent faisaient entendre là-haut leur joyeux tic-tac, en même temps que leurs ailes légères tournaient à tous les vents pour la plus grande satisfaction des bons Parisiens en villégiature. Puis les moulins s'entourèrent de maisonnettes, des rues se formèrent, des étages se surélevèrent; plus de vent, plus de moulins et, en quelques siècles encore, une ville populeuse formée de l'agglomération de hautes maisons et de riches hôtels, devint ce que nous nommons encore il y a quelques mois le quartier de la Butte-des-Moulins.

Jusqu'à rien d'extraordinaire; l'accroissement plus ou moins long des grandes villes s'est fait de cette manière. Paris, capitale d'un peuple vivace, centre de l'intelligence et des arts, étouffait dans les ceintures factices que lui créaient à mesure les nécessités militaires et municipales; c'est ainsi que la butte des Moulins devint le faubourg, puis le centre de ce Paris qu'on est convenu d'appeler la capitale du monde. Placée entre le Louvre et l'Opéra, ces deux monuments typiques de l'art et de la splendeur ancienne et moderne, entre le Palais-Royal, les Tuileries et les boulevards des Italiens et de la Madeleine, ces promenades où l'univers se donne rendez-vous, ce quartier, qui avait gardé de sa première destination pas mal d'immondices morales, n'était pas digne d'un pareil entourage, et telle est la puissance merveilleuse des entreprises modernes que le cordeau imaginaire suspendu depuis quelques années au-dessus de cet entassement de moellons n'a eu qu'à s'abaisser pour qu'il disparaisse avec la colline qui le supportait. Cela s'est fait en trois mois, le temps qu'avaient peut-être pris M. Haussmann et ses ingénieurs pour en décider le tracé sur un ancien plan de Paris.

A l'heure où nous écrivons, la pioche des démolisseurs a à peu près fini son œuvre, et l'encombrement de chariots, de tombereaux, de machines qui encombreront cette voie, où passeront peut-être dans trois mois les huit-ressorts, ne servent plus qu'à déblaier la nécessité pour les égouts, les caves des nouvelles constructions et leurs fondations. C'est ce curieux changement de décors qu'a voulu rendre M. Férat. Son pittoresque dessin donne l'aspect de cet immense chantier, avec sa fourmilière de travailleurs et de promeneurs, de la rue de l'Échelle à la rue Saint-Roch.

L'autre aspect, non moins pittoresque, n'en est que la continuation, car nos artistes, en supposant qu'ils eussent fait leur croquis au même moment, se fussent trouvés dos à dos. Là, quelques pans de murs restent encore debout; entre autres un remarquable morceau d'architecture épargné par les démolisseurs et provenant de l'ancien hôtel d'Antin.

M. Vierge, que nous avons chargé de prendre des

croquis du bal des Lyonnais à l'Opéra, avait renoncé à reproduire dans tout son éclat cette fête extraordinaire, qui l'obligeait à redonner des intérieurs du monument de M. Garnier déjà bien connus, avec des lumières, des fleurs ou des municipaux en plus. En quittant l'Opéra, brillamment illuminé, son amour du contraste le poussa au milieu des ruines d'en face, et notre artiste fut très-frappé de l'aspect fantastique produit par l'opposition de la ville morte, dressant au premier plan ses grandes silhouettes de murs pantelants, avec la ville luxuriante et illuminée qui se dressait au travers comme l'apothéose finale d'une féerie.

C'est d'un jet, sur un étroit espace, et dans le peu de temps que laisse les exigences de notre mise en pages, qu'il a fixé son impression par cette gravure qui mériterait une grande toile et toute la magie que donne la couleur.

Nous pensons, néanmoins, que le public nous saura gré de lui montrer ces transformations magiques de la capitale. On va chercher le merveilleux et le pittoresque bien loin; il est là sous nos yeux, entre la rue Richelieu et la rue de la Paix.

#### Nos Tableaux

Nous faisons durer longtemps la reproduction artistique des tableaux de chaque Salon; nous croyons, en agissant ainsi, encourager les arts et en écrire l'histoire au jour le jour, ces expositions étant chaque année la manifestation la plus sensible du talent de nos contemporains. Nous nous plaisons à reconnaître, d'ailleurs, que personne ne s'en est plaint jusqu'ici, nos choix n'étant pas exclusifs; en initiant les uns au grand art par un aperçu des œuvres magistrales, nous récréons les autres par quelques reproductions des sujets de genre qui ont le plus frappé le public. C'est ainsi que nous avons réuni aujourd'hui deux tableaux qui, en dehors de leur mérite artistique, ont l'avantage de distraire les yeux. En pourrait-il être autrement quand on assiste aux naïfs amusements de ces bonnes et braves religieuses qu'on est plus habitué à voir soignant les malades, secourant les pauvres ou instruisant les enfants, et aux joyeux ébats de ces bons moines qui profitent de la récréation permise par leur règle sévère pour se divertir comme des enfants... Il y a temps pour tout, et l'on ne se scandalisera pas plus du tableau de M. Édouard de Beaumont que de celui de M. Frappa.

Ce dernier a eu les honneurs de l'album de luxe de MM. Goupil; nous en extrayons les spirituels vers du poète qui l'accompagnent.

#### LA MAIN CHAUDE, tableau de M. Frappa

La cloche ayant sonné la récréation,  
Les moines sont venus au réfectoire, en fraude,  
Et se livrent gaiement au jeu de la *main chaude*.  
— Il faut bien à l'esprit une diversion! —

Le patient choisi par acclamation  
Est un jeune novice à la mine péniante:  
On l'installe au plus vite, et le frère Saint-Claude,  
Designé par le sort, engage l'action.

Le bon Père, bravant l'usage et le scandale,  
Retrouve alors sa manche, empoigne une sandale  
Et s'apprête à frapper... religieusement.

Je vous laisse à penser si l'on rit!... Car, en somme,  
Mortifier la chair, n'est-ce pas — selon Rome —  
Du *Parfait capucin* le premier règlement?

ADRIEN DÉZAMY.

(Extrait de l'Album en photogravure du Salon de 1876, édité par la maison Goupil.)

#### Les Obsèques du général Conseil-Dumesnil à Bordeaux

Le général Conseil-Dumesnil, ce glorieux vétéran de nos guerres de Crimée et d'Italie, vient de mourir dans la ville de Bordeaux, qu'il habitait depuis sa mise en disponibilité.

Bien que le règlement sur le service des places n'attribuât au défunt qu'un quart de la garnison, en raison de sa retraite, le général de Rochebouet, commandant en chef, avait tenu à rendre tous les honneurs à

son ancien compagnon d'armes. Le service militaire était commandé par M. Blot, général de brigade, commandant la subdivision de dépôt. Le corps était placé sur un grand char traîné par quatre chevaux menés en main. Venait ensuite un domestique menant par la bride le cheval de bataille voilé de noir.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Fourcand, sénateur, maire de Bordeaux; général Lourdes, de l'état-major; général Archinard, divisionnaire, successeur du défunt; Decrais, préfet de la Gironde; Breteuet, président du tribunal civil; de Villers, trésorier-payeur général du département.

Sur le bord de la tombe un discours a été prononcé par M. le vicomte d'Ellon, chef d'escadron d'état-major de la 35<sup>e</sup> division, que le général Conseil-Dumesnil avait commandée jusqu'à la fin de l'année dernière.

#### Inauguration du buste d'Édouard Plouvier à Arras

Arras, 23 février.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie un petit croquis de la scène de notre théâtre au moment où Delannoy, le sympathique artiste du Vaudeville, termine les strophes composées pour la circonstance par M. Théodore de Banville, et s'apprête à couronner la maquette du buste d'Édouard Plouvier, exécutée par Louis Noël. La soirée avait été organisée, avec le concours de Delannoy et de la Société des orphéonistes d'Arras, par le président de l'Union artistique du Pas-de-Calais. On espère pouvoir recueillir les ressources suffisantes pour faire exécuter prochainement le marbre, dont le bloc a été donné par le Gouvernement à la Société de l'Union artistique.

Veillez agréer, etc. — CH. DESAVARY.

#### LES DIEUX QU'ON BRISE

XXXII

#### UNE HISTOIRE BANALE

Il m'arriva ceci, c'était l'autre matin :  
Je passais à midi près de Saint-Augustin,  
Quand je vis un convoi que suivait une femme.  
La pauvre ! elle pleurait à vous déchirer l'âme,  
Et son visage avait un aspect désolant.  
Le cercueil, très-petit, et couvert d'un drap blanc,  
Disait tout. Je compris que c'était une mère  
Qui menait son enfant dormir au cimetière.  
Et personne avec elle ! — Elle était en grand deuil.  
Ses yeux, toujours fixés sur le petit cercueil,  
Semblaient vouloir percer cette bière insensible.  
On eût dit que le mort était encore visible,  
Comme si son amour, plus fort que sa douleur,  
Le revoyait vivant par les yeux de son cœur.  
Les promeneurs riaient près de cette martyre.  
Joyeux, indifférents, ils allaient, sans rien dire,  
Sans voir la solitude où marchait ce convoi !...  
Et je sentais mon cœur qui se brisait en moi !  
Chacun de vous a vu bien souvent une mère  
Suivre un cercueil pareil, car c'est chose ordinaire.  
Dans notre grand Paris, joyeux et triomphant,  
C'est banal, n'est-ce pas, le convoi d'un enfant ?  
On devrait se blaser sur cela, je suppose,  
Quand on a vu souvent une semblable chose...  
Eh bien ! non ! J'eus pitié de celle qui pleurait ;  
Et, comprenant combien cette femme souffrait,  
Je sentis que j'avais ma part dans la torture  
Qui déchirait le cœur de cette créature !  
— J'étais son frère ! — Et moi qui ne connaissais pas  
Le nom de cet enfant qu'on emportait là-bas,  
Moi qui ne savais point d'où venait cette femme,  
Je me courbai devant cet humble et sombre drame.  
Très-machinalement je vins à son côté,  
Et le convoi marcha par nous deux escorté,  
Car je ne connais rien de plus navrant sur terre  
Que la mort d'un enfant et les pleurs d'une mère !

ALBERT DELPIT.

#### LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

NOUVELLE

(Suite)

Une jeune femme, émue et tremblante, avait compris qu'elle ne devait pas intervenir.

Elle ne se fût pas senti la force de cacher, devant Germaine, le mépris que lui inspirait M. Haller; mais, lui parti, elle se disposait à venir apporter ses consolations et son appui à la pauvre mère, lorsqu'elle la vit se relever lentement et porter convulsivement la main à son front; qu'elle étreignit avec force, comme si elle cherchait à y retenir la raison prête à s'en échapper. Puis elle saisit l'enfant, qui l'appelait en pleurant toujours, et le serra avec égarement contre sa poitrine.

En ce moment, France écarta vivement les branches et fit un pas vers Germaine; mais, avant qu'elle eût eu le temps de se rendre compte de la pensée de la malheureuse mère, elle la vit s'élaner, chargée de son fils, vers la petite rivière à laquelle conduisait une pente douce et facile.

Un cri douloureux, suivi d'un bruit sourd et profond, firent précipiter le pas de France.

Germaine et l'enfant avaient disparu !

Mais un léger bouillonnement et une petite main, qui apparaissait encore sur l'eau claire, indiquaient assez quel était le drame qui venait de s'accomplir...

France savait nager.

N'écoutant que la voix de son cœur, courageuse et intrépide, elle s'élança à la place même où les deux victimes venaient de disparaître.

Elle fut assez heureuse pour saisir l'enfant et pour le ramener sur le bord, avant même qu'il eût perdu connaissance.

Restait Germaine, qu'il fallait aussi secourir.

Mais, comme si elle avait compris que sa présence sur la terre n'était plus nécessaire à son fils, Germaine ne voulut pas être sauvée.

Après des efforts et des recherches qui dépassaient presque ses forces, France lassée, épuisée, à demi-morte elle-même de froid et de fatigue, dut regagner la rive sans avoir retrouvé la malheureuse à laquelle elle voulait sauver la vie.

Elle prit dans ses bras le fils d'Edgard, désormais orphelin; et, frémissante, elle regagna vivement la maison, en pressant sur son cœur l'enfant abandonné.

Rien n'était lugubre et terrible comme cette grande ombre blanche, aux vêtements collés sur les hanches, au visage livide et blêmi, portant ainsi dans ses bras un enfant dont le regard effaré annonçait une indicible frayeur.

On eût dit une de ces visions fantastiques dont s'effrayent les mères, la nuit, quand un cauchemar pèse sur leur poitrine, et qu'elles rêvent que le démon ou un ange vient leur prendre leur trésor, leur enfant.

Lorsque M<sup>me</sup> Haller arriva ainsi dans la maison, où l'on commençait à s'inquiéter de sa longue absence, un cri d'épouvante sortit de toutes les poitrines.

Elle, terrifiée, tremblante encore sous les impressions physiques et morales qui venaient de l'assailir, essayait, mais en vain, de répondre à l'empressement des questions qui lui étaient faites; ses yeux seuls cherchaient avec anxiété son mari, comme si elle n'eût voulu dire qu'à lui seul le secret terrible qui opprimait son cœur.

Enfin, attiré par le bruit, et un peu aussi par l'inquiétude dont son âme n'était pas exempte, M. Haller se fit jour parmi ceux qui s'empresaient autour de sa femme.

En la voyant, il resta frappé de stupeur.

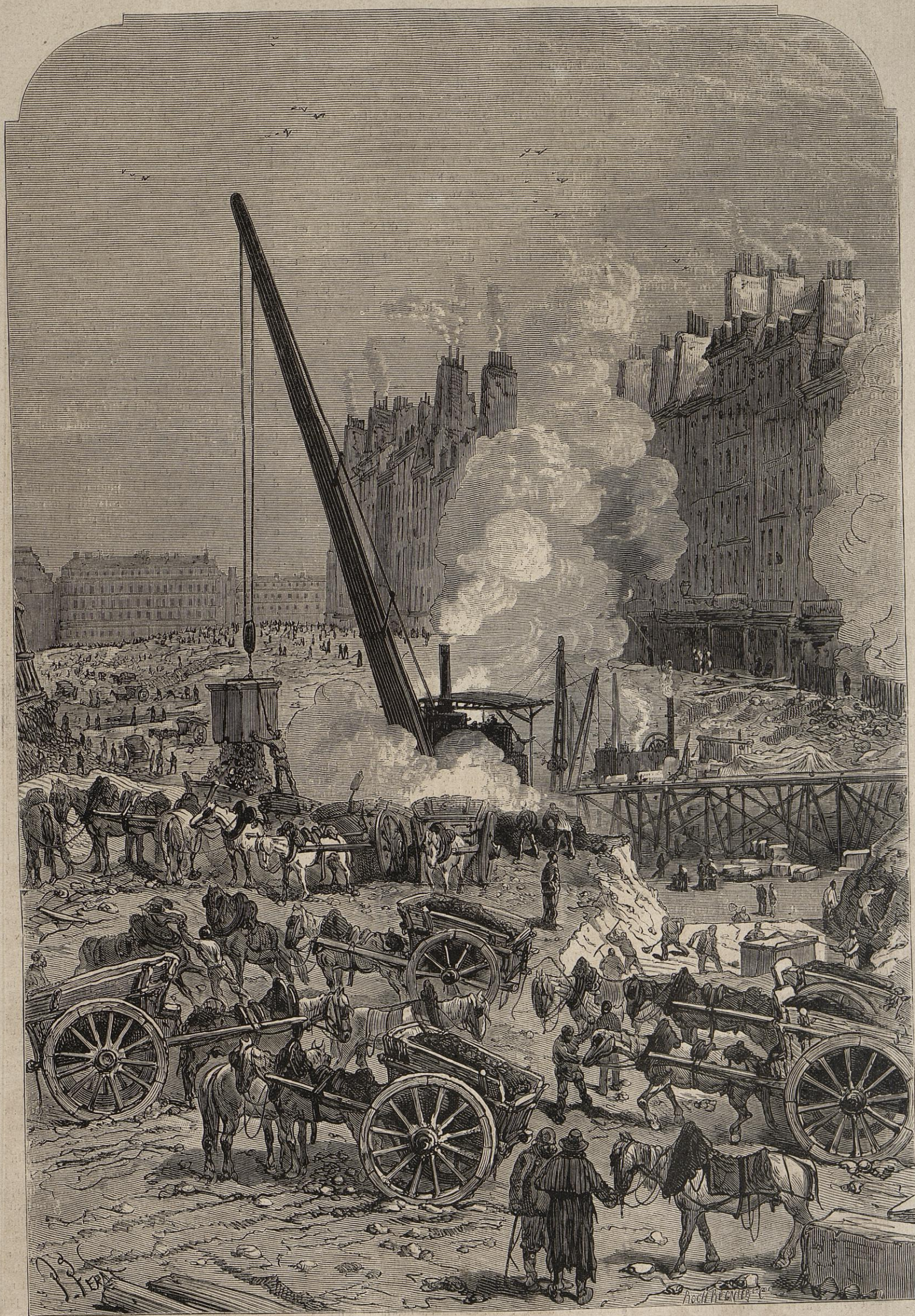
— France ! s'écria-t-il, qu'avez-vous fait, que vous est-il arrivé ?

Mais tout à coup, il recula, saisi d'un pressentiment sinistre, en s'apercevant que la jeune femme tenait, serrée sur sa poitrine, la tête humide et pâle de son fils !



De la rue Saint-Roch à l'Opéra, la nuit du bal des Lyonnais. — (D'après nature, par M. V. e. g.)





De la rue de l'Échelle à la rue Saint-Roch pendant le jour. — (D'après nature, par M. Féat.)

Il y avait là pour lui, le coupable, une épouvantable révélation.

Il se sentit faiblir, et ce fut avec une sorte de tremblement nerveux qu'il prit, en hésitant, cette main de France qui, ne retenant pas l'enfant, pendait avec abandon sur sa longue robe.

— France, me pardonnerez-vous? lui demanda-t-il, comme s'il comprenait que sa femme ne pouvait l'absoudre.

— Ce n'est pas moi qui puis vous pardonner, répondit doucement la jeune fille en dégageant ses mains... Allez le demander, là-bas, à celle qui dort pour toujours maintenant, sous les grands arbres. Elle vous aimait, elle... Moi, mon cœur est mort à l'amour!

— O France!

— Personne n'aura jamais le droit de me nommer ainsi, dit-elle. Mon cœur ne doit plus battre que sous la voix de cet enfant, qui sera désormais la seule affection qui remplira ma vie.

M. Haller, interdit, se pencha vers elle comme pour se justifier encore; mais d'un geste rapide sa femme l'arrêta.

— Aucune explication ici et en ce moment, lui dit-elle à voix presque basse; cet enfant et moi avons besoin de soins et d'un repos qu'il serait dangereux de retarder. Je vous reverrai dans quelques heures.

Et, sans plus attendre, M<sup>me</sup> Haller, suivie d'une femme de service à qui elle avait fait signe de la rejoindre, se dirigea vers sa chambre, plus préoccupée de l'état du petit Émile qu'elle ne l'était de sa propre misère.

Quelques heures après, M<sup>me</sup> Haller reparut.

Ce n'était plus la jeune fille vêtue du blanc costume des épousées et ouvrant ses ailes à toutes les espérances de la vie; c'était une femme, sérieuse et grave, revêtue du noir costume de la veuve.

Une longue robe de soie, aux formes sévères, avait remplacé la fastueuse et élégante tunique de point d'Angleterre que la fange du ruisseau avait souillée et détruite; et, sur les beaux cheveux de France, une écharpe de dentelle noire encadrait presque majestueusement un visage qui avait perdu tous ses sourires...

Elle tenait par la main le petit Émile, qui avait longuement et ardemment pleuré en appelant sa mère, et qui maintenant se serrait presque avec confiance près de M<sup>me</sup> Haller, comme s'il comprenait que là seulement était son refuge.

En voyant apparaître ainsi celle que, quelques instants auparavant il croyait pouvoir appeler sa femme, Edgard sentit que toute espérance était à jamais perdue pour lui.

Cependant, comme son mariage avec France avait été beaucoup plus une affaire avantageuse que le résultat d'une affection, il attendit, avec une sorte de calme, une décision à laquelle il comprenait qu'il n'avait qu'à se soumettre.

La jeune femme s'approcha de son mari avec une dignité froide qui ne laisse aucune illusion.

Edgard n'avait pas apporté l'amour, il ne pouvait attendre que la justice.

— Voulez-vous m'écouter quelques instants, monsieur? demanda-t-elle avec une douceur qui laissait cependant deviner une irrévocable volonté.

— Je suis, comme toujours, à vos ordres, madame, répondit M. Haller en s'inclinant.

— Vous savez, continua France, que j'étais allée, avec votre autorisation, faire une sorte de pèlerinage vers tous les lieux où, jeune fille, j'avais été si heureuse avec mon père. — Je voulais m'imprégner encore de ces chers souvenirs, que je désirais emporter pour toujours en vous suivant. — Je venais d'arriver près de la charmille qui me séparait encore de la dernière étape où m'appelait mon amour filial, lorsque je fus arrêtée par un bruit de voix parmi lesquelles il me sembla reconnaître la vôtre.

A ces mots, Edgard pâlit et ne put s'empêcher de tressaillir.

— J'écoutai... Qui donc ne l'aurait fait à ma place? Ce que j'ai entendu, je n'ai pas besoin de vous le dire. — Ce que j'ai senti de déchirements dans mon cœur, vous ne le saurez jamais! — Quand vous vous êtes retiré, froid et impassible, laissant cette malheureuse femme brisée par sa douleur, j'ai voulu m'élançer vers elle pour la consoler, moi

que vous aviez aussi brisée, mais mes pieds, cloués sur le sol par l'épouvante et l'indignation, n'ont pu avancer assez vite, et lorsque, revenue de ma torpeur, j'ai été lancée en avant par un cri terrible, il était trop tard pour sauver la mère! — Je n'ai pu sauver que l'enfant! Mais je suis sa mère aussi, moi, continua la pauvre femme avec un élan presque sauvage; je suis sa mère, car s'il vit en ce moment, c'est à moi, à moi seule, qu'il le doit, et je n'ai pas besoin, je n'ai pas la volonté, moi, de lui chercher un père! — Cet enfant ne sera qu'à moi seule! Dès aujourd'hui, je l'adopte, et il sera mien, sans qu'aucune autre volonté puisse avoir d'influence sur sa destinée.

— Mais il sera mon fils aussi, dit M. Haller en cherchant à prendre une des mains de l'enfant.

— Votre fils? Et de quel droit? lui demanda France.

— Voudriez-vous, madame, que, lorsqu'il sera grand, il croie sa mère capable de lui avoir donné une naissance illégitime?

NELLY LIEUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

Si une triste nouvelle se confirme, nous aurons à enregistrer la mort d'un de nos plus fidèles et plus dévoués collaborateurs. M. le marquis de Compiègne, de qui nous tenions les portraits de voyageurs publiés récemment, et qui, par modestie, nous avait absolument refusé sa photographie, serait mort dans un duel, au Caire, où il était secrétaire de la Société de géographie fondée par le khédive. M. de Compiègne, dans une lettre récente, nous annonçait son prochain retour à Paris, avant d'entreprendre un grand voyage d'exploration dont nous devions profiter. Si c'est une grande perte pour la science à laquelle il avait consacré sa vie, c'est une grande perte pour nous, qui nous honorions de sa collaboration et de son amitié.

## COURRIER DU PALAIS

Les crimes scientifiques. — Empoisonnement par l'habitation. — Un terrible inventeur. — Toujours l'aliénation mentale. — La question de la surveillance dans les trains en marche. — Question ridicule. — Un condamné innocent. — Une école de criminalistes. — L'idole de bois. — Erreur judiciaire. — Les antécédents. — Révélations tardives. — Les preuves. — Les témoignages. — Un mariage de raison. — Ce qu'en pensait Clistorel. — Courte lune de miel. — Où la raison devient folie. — Il faut attendre.

Il est en vain que l'on voudrait se le dissimuler, une nouvelle catégorie de crimes vient d'éclorre, une véritable spécialité, le crime scientifique. Décidément la science nous inonde! Vous avez entendu parler de ce malheureux jeune homme, nommé Rozes-Salles, trouvé mort asphyxié, le 22 juillet 1876, dans un wagon de deuxième classe du chemin de fer de Paris-Lyon Méditerranée. Le crime avait été commis dans le trajet de Cassis à La Ciotat, entre Marseille et Toulon, sous le tunnel des Jeannots. L'empoisonnement avait eu lieu par émanation d'une substance stupéfiante, très-volatile et à base d'acide prussique. L'accusé, Édouard de Bouyn, âgé de trente et un ans et se disant mécanicien, avait pris un billet à Cassis pour la station de La Ciotat, où il n'était appelé par aucune affaire et on a trouvé en sa possession des appareils composés de poires de caoutchouc pouvant, par une simple pression de la main et au moyen de tubes en verre qui y étaient adaptés, projeter à une certaine distance et en jets imperceptibles, le liquide ou le gaz asphyxiant. Il n'est pas douteux, d'après les constatations des hommes de l'art, que le malheureux Rozes-Salles ait succombé à une double congestion pulmonaire et cérébrale causée par un de ces jets invisibles.

L'accusé Édouard de Bouyn, un homme intelligent, une sorte de déclassé qui, au milieu des hasards d'une vie irrégulière et aventureuse, s'est livré à des recherches de mécanique et de chimie, a fait des aveux presque complets, qu'il a rétractés plusieurs fois et plusieurs fois renouvelés, mais toujours en affectant un grand

désordre d'idées et de paroles. Il est atteint d'aliénation mentale ou du moins il fait tout ce qu'il est possible pour qu'on le croie; ses explications sont confuses, ses réponses sont vagues, mais on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il y a une certaine logique dans le soin qu'il met à éluder les questions posées sur le fait principal; surtout celles qui se rapportent aux objets retrouvés dans son sac de voyage et ayant appartenu à la victime, une montre en or, un sautoir et un médaillon du même métal, une bourse contenant quarante-cinq francs. L'homme aliéné tue sans but, ont dit les experts aliénistes, tandis que l'homme raisonnable tue pour profiter de son crime.

L'interrogatoire d'Édouard de Bouyn n'est que la reproduction de toutes les contradictions que la procédure avait déjà signalées. Ce sont toujours les mêmes explications confuses sur des inventions que l'accusé signale avec fierté, un bouclier derrière lequel il ne craindrait pas l'attaque de trois mille hommes, un chemin de fer à rails mobiles, des machines volantes et dirigeables, la production du diamant. Il faisait ses recherches et ses expériences dans des grottes. « J'ai fabriqué, dit-il, des substances qui tuent en vous touchant, qui éclatent en James de feu! »

Est-ce réellement un fou? La science a dit non et le jury a rendu un verdict affirmatif sur l'empoisonnement suivi de vol. Il a néanmoins admis des circonstances atténuantes et l'accusé a été condamné à vingt ans de travaux forcés.

Ce serait bien là l'occasion de recommencer ce plaidoyer déjà tenté vingt fois pour obtenir l'organisation par les Compagnies d'une surveillance sérieuse dans les trains de voyageurs. Mais il paraît, décidément, que c'est là un vœu des plus ridicules; les Compagnies gardent le plus majestueux silence, l'autorité ne croit pas qu'il y ait lieu de rien leur imposer à cet égard, et enfin, je lis de temps en temps des articles pleins d'humour dans lesquels on raille agréablement les voyageurs assez indiscrets pour se plaindre. — Vous voyez bien, chers lecteurs, que j'aurais tous les torts possibles si je ne renonçais pas à des idées aussi arriérées que les miennes!

Il faut remonter un peu loin pour vous faire connaître l'histoire de Charpentier, un accusé, ou, pour mieux dire, un condamné reconnu innocent par la Cour d'assises de Maine-et-Loire, après avoir subi sa peine cependant. Nous n'ignorons pas qu'il y a une école de criminalistes dont les adeptes, beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense généralement, proclament qu'un acquittement est toujours un fait social désastreux, une défaite pour la justice; ces philosophes, à l'esprit étroit, oublient jusqu'à la signification du mot justice, et d'un Dieu, ils font une idole de bois. Quoi de plus éclatant, au contraire, quoi de plus digne de respect qu'une sentence qui proclame un innocent, là où de fatales circonstances ou de fâcheuses méprises ont cru voir un criminel! A plus forte raison, au point de vue de ces rigoristes, la constatation d'une erreur judiciaire est-elle plus qu'un malheur, un scandale. A plus forte raison, aussi, nous prétendons que la justice s'honore quand elle reconnaît qu'elle s'est trompée.

Charpentier comparait, en 1874, devant la Cour d'assises de la Loire-Inférieure, accusé de tentative de meurtre. Il se présentait dans les plus mauvaises conditions, ayant été déjà deux fois condamné pour vols qualifiés, à deux ans de prison, puis à six ans de réclusion et à la surveillance. Barbin, un cultivateur, racontait qu'une nuit il avait vu passer devant lui Charpentier, que, supposant qu'il allait marauder dans les champs, il l'avait suivi pas à pas et à quelque distance; que, tout à coup, Charpentier s'était retourné vers lui, et tirant un pistolet caché sous sa blouse, avait fait feu sur lui; le plomb avait sifflé à son oreille. Barbin avait, du reste, parfaitement reconnu Charpentier, car il faisait cette nuit-là un superbe clair de lune. Charpentier est arrêté, mais il soutient, et sa femme soutient avec lui, qu'il est rentré se coucher à l'heure ordinaire et qu'il n'a pas quitté sa maison jusqu'au lendemain matin. Une perquisition faite chez lui ne donne aucun résultat, et il est constaté qu'il n'a jamais eu d'arme à feu en sa possession. Il y a plus: la bourre est retrouvée; c'est le fragment d'une lettre adressée par un agent d'affaires à un nommé Bazile, un honnête cultivateur, un homme sans reproches. Bazile déclare qu'il a perdu cette lettre depuis longtemps, et voilà l'affaire terminée. Quel peut être le coupable, si ce n'est le réclusionnaire libéré, l'homme soumis à la surveillance?

Charpentier est donc condamné et il subit sa peine. Cinq ans après, l'année dernière, Bazile a une dispute avec Barbin, et dans sa colère, il lui reproche d'avoir fait condamner un innocent. « Tu sais bien que c'est moi que tu as suivi cette nuit-là, lui dit-il, tu sais bien que c'est moi qui ai tiré sur toi, non pas avec un pistolet, comme tu l'as déclaré, mais avec mon fusil, car j'allais braconner. » Bazile ne se contente plus d'adresser ce reproche à Barbin, il va lui-même révéler la vérité à M. le procureur de la République, il rappelle qu'il avait bien bourré son fusil avec un fragment de la lettre de son homme d'affaires. Enfin, il est traduit devant la Cour d'assises et condamné.

Evidemment ces deux arrêts étaient inconciliables, et la Cour suprême, après les avoir cassés, a renvoyé pour statuer devant la Cour d'assises de Maine-et-Loire. Charpentier a été déclaré non coupable, bien que Barbin persistât à le reconnaître, et Bazile a été absous, le fait ayant été réduit à la qualification de coups et blessures volontaires, ce qui constitue un simple délit dont la prescription est acquise au bout de trois ans.

Les antécédents judiciaires d'un accusé sont certainement fort utiles à connaître; mais avec quelle défiance le jury doit subir cet entraînement!

Dans cette merveilleuse et étrange comédie du *Légataire*, il faut entendre le petit apothicaire Clistoriel faire la leçon à Géronté :

J'ai lu dans Hippocrate, il n'importe en quel lieu,  
Un aphorisme sûr : il n'est point de milieu;  
Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringante  
De son propre couteau sur ses jours il attende.

M. Delaruelle, qui était octogénaire, ne croyait pas trop aux discours des apothicaires de théâtre, et au mois de juillet 1876, il épousait M<sup>lle</sup> Marthe Legrand, âgée de vingt trois ans. M. Delaruelle est-il mort de ses quatre vingts ans ou est-il mort de son mariage? Ce n'est pas là le procès; mais le fait est que M<sup>me</sup> Delaruelle n'est plus aujourd'hui une jeune mariée, mais une jeune veuve, et que son mari lui a laissé à titre de bon souvenir une donation universelle de tous ses biens. L'acte a été passé et en bonne forme par devant notaire.

Le procès, vous commencez à le comprendre: le frère du défunt veut faire apposer les scellés au domicile mortuaire, et ce nonobstant l'acte authentique qui lui est opposé, attendu que le fait seul de s'être marié à quatre-vingts ans suffit pour établir l'insanité d'esprit du donateur!

Voilà qui est peut-être un peu hardi et qui, dans tous les cas, n'est pas galant!

Et puis se produisent encore quelques allégations tendant à prouver que ce n'est pas là la seule folie que le défunt aurait faite; mais je dois réserver ces détails pour le procès à venir, si l'affaire est suivie au principal.

Ici, nous ne sommes qu'en référé et M. le président a décidé qu'en présence d'un titre authentique, il n'y avait lieu à apposition de scellés.

PETIT-JEAN.

## THÉÂTRES

AMBIGU: *Justice*, drame en trois actes, par M. Catulle Mendès. — CHATEAU D'EAU: reprise des *Orphelins du Pont Notre-Dame*.

Le premier acte de *Justice* est incontestablement le meilleur des trois. Il s'installe carrément et promet beaucoup. Un jeune médecin inconnu est venu s'installer dans un village; au bout de quelque temps il sauve d'une périlleuse maladie la fille d'un notaire, une de ces jeunes filles que la société qualifie dédaigneusement de romanesques, parce qu'elles ont plus que les autres l'esprit délicat et l'âme élevée. Ce qui doit arriver arrive: Geneviève aime Valentin. Le père est tout disposé à leur union. L'unique obstacle part de Valentin lui-même; d'abord, il veut s'éloigner du pays sans donner ses raisons; mais, forcé dans ses retranchements par le frère de la jeune personne, il avoue qu'il a subi une condamnation à un an de prison comme... voleur. Si vous n'êtes pas content de ce début, vous êtes difficile; moi, il m'a charmé.

Voici maintenant les circonstances atténuantes. Valentin a détourné une somme de trois mille francs, c'est vrai, mais c'était pour arracher sa sœur au déshonneur. La flétrissure n'en demeure pas moins attachée à son nom, et le notaire n'a pas une minute d'hésitation en le flanquant à la porte de chez lui. Il n'en est pas ainsi de Geneviève, que le hasard avait mise sur la piste des antécédents judiciaires du jeune docteur, et qui ne l'en aime que davantage. C'est, comme vous voyez, à un drame d'exception que nous avons affaire. Ici, la témérité est d'ordonnance; les situations veulent être abordées de front; l'auteur marche droit et brutalement dans son œuvre. Geneviève, n'espérant pas vainement la résistance de son père, se décide à aller trouver Valentin. Par une nuit lunaire, — comme on dit en langue parnassienne, — elle va frapper à sa porte, et s'annonce par ces mots: « Je veux être votre femme ou mourir avec vous. »

Il faut dire à la louange du jeune médecin de campagne qu'il fait tout ce qu'il faut pour la détourner de l'un et de l'autre dessein. Il lui montre la vie impossible, faussée, furtive, dans l'état de mariage, — et, d'un autre côté, la mort barbare, inutile. Mais il ne réussit pas à la convaincre. Force lui est donc de partager avec elle le suicide par asphyxie qu'il avait préparé pour lui seul. Ils meurent lentement, enlacés dans les bras l'un de l'autre, sous le baiser d'un rayon de lune, — absolument comme Hernani et doña Sol :

Ne vous réveillez pas, seigneur duc de Mendoc!

Tel est le commencement et telle est la fin de ce drame. Malheureusement, il y a un milieu dont je n'ai point parlé à sa place. C'est le point fléchissant. Le deuxième acte tout entier est consacré à l'humiliation de Valentin, lequel, se trouvant inopinément face à face avec un misérable qui a son secret, se laisse insulter, tutoyer, broyer, sans trouver autre chose à répondre que des exclamations de souffrance et de désespoir. Pour un peu, le public, révolté dans toutes ses fibres, lui aurait crié: « Mais saute donc à la gorge de ce coquin! Affirme ta fierté native! » L'auteur n'a pas voulu, l'auteur s'est payé d'un mot dans lequel il a prétendu résumer cette situation: *l'irremédiable*. Il n'y a pas d'irremédiable qui tienne contre l'élan de la conscience, appuyé de deux poings d'honnête homme.

La pièce s'est surtout imposée par ses qualités de style. Dès les premiers mots, une sensation de bien-être s'emparait des spectateurs, étonnés de ne plus retrouver les phrases toutes faites des dramaturges de profession. M. Catulle Mendès est un des plus heureusement doués entre les écrivains de son âge, qui, d'ailleurs, sont depuis quelque temps tout à fait des hommes. Il a de plus qu'eux une souplesse qui lui permet d'atteindre à presque tous les genres. Il a de l'esprit en poésie, ce qui n'est pas commun; c'est ainsi qu'on l'a vu, l'année dernière, couronner un gros recueil de ses vers par une petite pièce ironique et charmante, ayant toutes les allures d'une rupture avec le passé :

Je n'ai jamais commis de crime;  
On ne m'a pas assassiné;  
Mon remords fut imaginaire,  
Et mon cœur saigné pour la rime.

Jeune, on aime à parler trépas.  
Mussel, Byron, l'exemple tente.  
Sais-tu de quoi l'âme est contente?  
De montrer qu'elle ne l'est pas.

Le spleen a de sinistres charmes;  
On a le caprice entêté  
D'affirmer sa virilité  
Par le désespoir et les larmes.

Mais ces choses-là n'ont qu'un jour.  
Sourire est bon; la vie est belle...

Ces aimables rimes me font supposer que *Justice* a plusieurs années de date et pourrait bien avoir été composée à cette époque où, jeune, on aime à parler trépas. Il est donc permis d'espérer que les nouvelles compositions dramatiques de M. Catulle Mendès seront écrites sous une inspiration moins assombrie.

Le mot *Justice* placé en tête de son drame peut paraître énigmatique au premier abord; il s'explique lorsqu'on y réfléchit. On voit que l'auteur, reprenant en sous-œuvre le thème de *Claude Gueux*

et de Jean Valjean, a voulu atteindre la loi dans ses défauts. La loi n'a pas d'entrailles; or, c'est ce que M. Catulle Mendès ne consent pas à admettre; la justice a un bandeau, c'est ce bandeau qu'il essaye d'arracher. Il veut substituer une procédure de sentiment à une procédure de faits. Il plaide les circonstances atténuantes dans leur acception la plus large et la plus haute. En vérité, la magistrature a fort à faire depuis quelque temps avec les écrivains, journalistes et philosophes. De cette période de discussions orageuses il sortira sans doute quelques salutaires réformes.

*Justice* est bien jouée. M. Monlouis n'avait pas eu jusqu'à présent de création aussi importante que celle de Valentin. Il y a mis tour à tour une chaleur et une tristesse communicatives. Le voilà hors de pair. M<sup>me</sup> Lina Munte, une nouvelle venue à Paris, prête à Geneviève une beauté étrange, une grâce un peu singulière, mais en somme une passion réelle et, ce qui est inestimable, une grande certitude de diction. Je suis sûr que si M. Alexandre Dumas fils la voyait, il rêverait d'une nouvelle héroïne à ajouter à sa galerie.

Un mélodrame très-convaincu, c'est celui que le Château-d'Eau vient de reprendre: *les Orphelins du pont Notre-Dame*, par deux maîtres du genre, Michel Masson et feu Anicet Bourgeois. Il n'y a plus de pont Notre-Dame, mais il y a toujours des orphelins (je sous-entends aussi les orphelines); on fera éternellement couler les larmes. CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-ITALIEN: Reprise de *Don Giovanni*, opéra en trois actes de Da Ponte, musique de Mozart. — Reprise de Masini dans *Aida*.

Le souvenir nous revient des représentations de *Don Juan* aux Italiens, il y a une quinzaine d'années. On y entendait se plaindre deux personnes, dont un personnage: le personnage nous est resté, c'est le Commandeur qui, percé d'un coup d'épée, gémit avec quelque raison sur son mauvais sort; mais la personne est partie, elle s'appelait Scudo en son vivant et rédigeait l'article musique à la *Revue des Deux-Mondes*.

Le jeune dilettantisme d'aujourd'hui n'a point connu ce « Père Duchêne » de la critique qui avait de si belles colères.

Nous ne voulons pas médire du talent de Scudo; mais, lorsqu'il est mort dans un total égarement d'esprit, notre pauvre confrère avait depuis longtemps été frappé au cerveau, et sans que personne ait vu se dessiner l'horrible maladie qui devait l'emporter. On le croyait seulement maniaque.

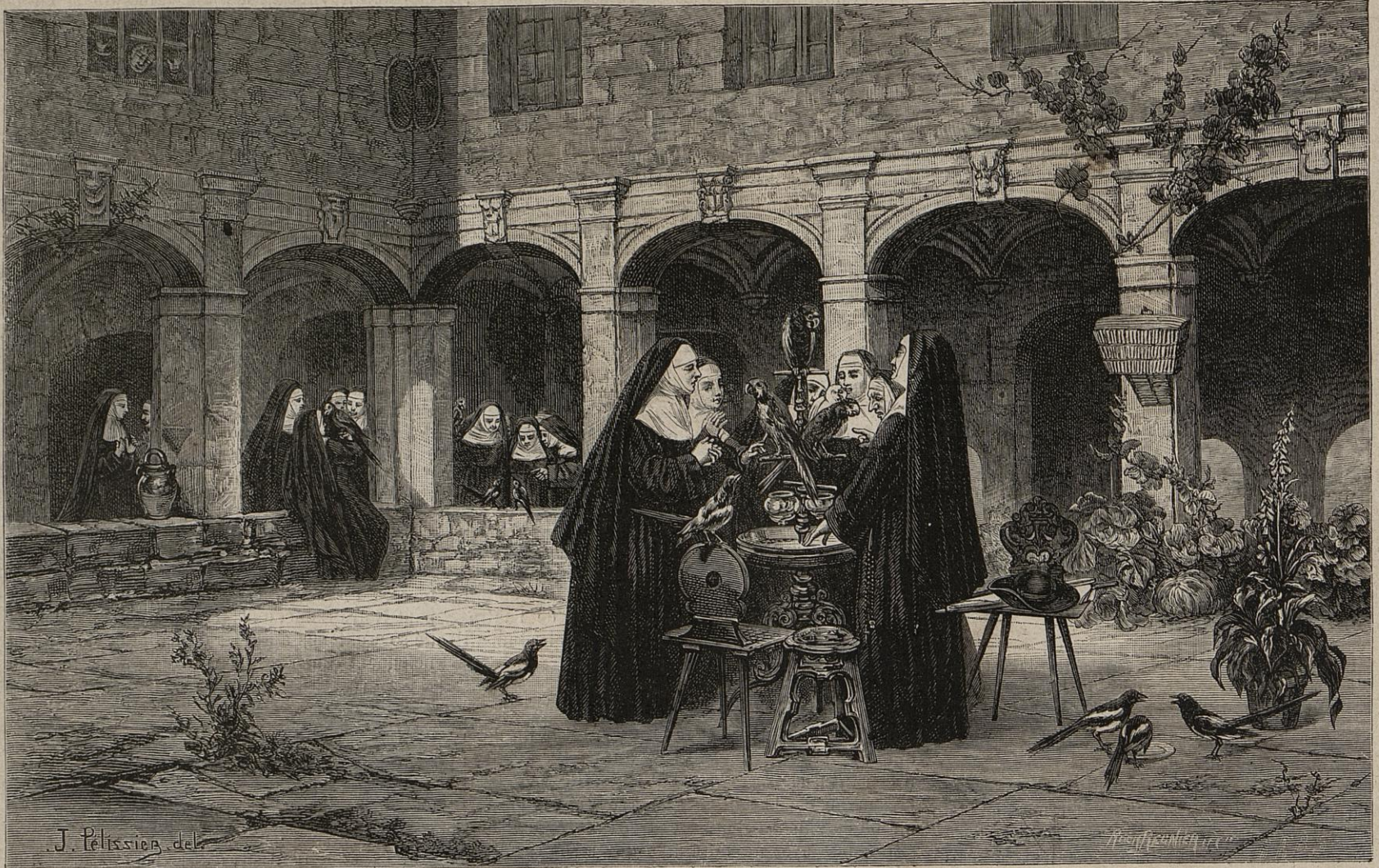
Son hallucination n'était d'ailleurs pas si singulière que chacun de nous ne puisse y tomber. (Prenons garde!...) Il avait commencé par goûter Mozart, puis il l'avait admiré. Jusque-là, ce n'était que le fait d'un homme bien portant. Mais le cas s'était aggravé quand l'admiration avait tourné au délire à une sorte d'amour exclusif et jaloux.

Sur les derniers temps, on eût dit que Scudo avait épousé en légitime mariage la musique de Mozart par-devant le dieu Orphée faisant fonction de maire. La partition de *Don Juan* surtout était devenue son bien, sa chose, et malheur à qui osait y toucher!

Écoutez, c'est lui qui parle (car nous avons eu la curiosité de fouiller dans les vieux recueils pour réveiller un écho de ses feuilletons indignés):

« Tous les ans, le Théâtre-Italien donne en plein carnaval un spectacle *douloureux* qui a quelque analogie avec la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. C'est le génie de Mozart, représenté par son fils consubstantiel *Don Juan*, qu'on y *crucifie*, qu'on *insulte*, qu'on déchire à belles dents devant un public de Philistins. Une demi-douzaine de *mangeurs de macaroni*, qui n'ont jamais rien compris à cette musique divine, s'acharne à la *travestir*... Cela se passe non plus sous Ponce Pilate, mais sous le gouvernement de M. Calzado, à qui l'on donne 100,000 francs par an pour livrer à la risée publique le plus parfait chef-d'œuvre de la musique dramatique. »

L'année suivante, *Don Juan* ayant reparu au ré-



A QUI PARLER ?

Tableau de M. De Beaumont (Salon de 1876). — Dessin de M. Pélissier, d'après la photographie de la maison Goupil.



LA MAIN CHAUDE

Tableau de M. Frappa (Salon de 1876). — Dessin de M. Pélissier, d'après la photographie de la maison Goupil.

REVUE COMIQUE, PAR CHAM



AMÉLIORATION DE LA POSITION DES MAITRES D'ÉTUDES

Ils porteront désormais un uniforme agrémenté des palmes du martyre.



AMÉLIORATION DANS LES PRISONS

Soulager le pauvre prisonnier dans sa haine contre la société en lui permettant de tirer à petit plomb sur les passants.



AMÉLIORATION DANS LES PRISONS

La femme ou la fille du directeur de la prison se rendra chaque jour dans la cellule du prisonnier pour le mettre au courant des opéras nouveaux, afin qu'il ne soit pas trop dépaycé à sa sortie.



— Pardon, major, qu'avez-vous donc dans votre absinthé?  
— Ma nouvelle solde me permet d'y ajouter des truffes.



AUGMENTATION DE LA SOLDE

— Je vais sortir, préparez mes hottes et mes épérons. — Le capitaine n'en met qu'une paire? Comme il est riche à c'te heure!...



AUGMENTATION DE LA SOLDE DES OFFICIERS

Le diable remercie le ciel pour la première fois. Enfin! les officiers ne le tireront donc plus par sa pauvre queue!



Richard Wagner profite du mardi gras pour venir chaque année à Paris faire entendre sa musique.



AUGMENTATION DE LA SOLDE DU SOUS-LIEUTENANT Georges Brown pouvant faire maintenant son entrée en voiture.



PAUL DEROULEDE

A. prouvé sur l'un ce qu'il dit sur l'autre.



LE MARDI GRAS SUR LES BOULEVARDS

— Mais, mon ami, je ne vois pas de masques! — Parce que, madame, vous ne vous reportez pas par la pensée en 1824.



Déjà?



— Malheureux! avant d'entrer dans c'te place-là, fallait vous informer si on aurait un hiver.

pertoire, Scudo tomba dans un nouvel accès de fureur, ce qui indique qu'il était mal surveillé par son médecin.

« Il s'est passé, dit-il, au Théâtre-Italien, un de ces événements qui donnent la mesure du goût d'une époque : on y a livré à la risée publique une des merveilles de l'esprit humain. De mémoire d'amateur, et j'en connais de très-anciens, on ne se rappelle pas avoir vu à Paris quelque chose d'aussi scandaleux... Il y eut presque émeute au foyer le jour de la seconde soirée de cette triste parodie du Don Juan. Je fus presque assailli par un groupe de dilettantes indignés qui, ne sachant à qui s'en prendre de leur mécompte, me faisaient l'honneur de m'interpeller sur la cause d'un mal qui vient de haut. L'un de ces amateurs irrités creva son chapeau d'un grand coup de poing en disant : « Je veux qu'il me reste un souvenir durable de cette soirée! » et il quitta la salle à la fin du premier acte. Je m'empressai de suivre un si bel exemple, mais en éparquant mon chapeau qui n'en pouvait mais. »

Encore était-on prévenu de ces ouragans. Il n'y avait qu'à observer Scudo dans son fauteuil de balcon, les soirs où l'on jouait Don Juan; c'était un spectacle que de le voir faire la moue aux chanteurs, les menacer du regard, puis se résigner tout à coup et les prendre en profonde pitié. Quelquefois il manifestait son humeur en tournant le dos à la scène pour lorgner le lustre auquel il semblait prendre un intérêt marqué. Certains jours aussi il y avait du parlé dans sa pantomime, et on l'entendait grommeler les phrases du feuilleton qu'il préméditait.

Tant et si bien, que le Théâtre-Italien intimidé n'osa plus, pendant longtemps, représenter le Don Giovanni.

Pour être de bon compte, et en invoquant même le témoignage des vieux amateurs dont se réclame Scudo, il n'y a jamais eu d'exécution sans reproche du chef-d'œuvre de Mozart. Les huit rôles de Don Juan existent, en effet, sinon des voix exceptionnelles, du moins un haut degré d'intelligence chez les interprètes. Les années où nous possédons une Anna remarquable, c'est la Zerline, ou l'Elvire qui laissent à désirer, et débitent comme de petites perches les mélodies au sens profond qu'a écrites le maître. Si Ottavio est chanté par un Rubini ou un Mario, le commandeur n'est qu'un beugleur de lutrin, et Leporello qu'un pître à montrer dans les foires. Et vice versa.

Si l'on y regardait de trop près, Don Juan deviendrait donc impossible à la scène, et il faudrait le condamner au silence, le mettre au secret dans l'arrière-fond d'une bibliothèque.

Soyons d'humeur moins chagrine et prenons de chaque représentation de Don Juan ce que le hasard y aura apporté de meilleur.

Nous étions dans ces dispositions l'autre soir aux Italiens, lorsqu'un accident est venu troubler la fête. M<sup>lle</sup> Albani, qui devait être, ce soir-là, l'élément supérieur auquel nous voulions nous attacher, M<sup>lle</sup> Albani a été prise d'un enrouement subit! Elle a fait contre fortune bon cœur et mauvaise voix; elle s'est roidie, elle a lutté avec courage pour dominer la stupide toux qui l'étranglait. Mais le mal a été le plus fort, et nous n'avons pu que présenter l'effet qu'elle produira dans quelques jours en disant les divines cantilènes de Zerline; car l'épreuve est à recommencer.

Cette déconvenue a, d'ailleurs, jeté du froid sur la représentation, et les autres chanteurs, ne sentant devant eux un public encourageant, n'ont pas donné le maximum de leur voix et de leur talent. Les choses se sont passées cependant d'une manière sortable; et puisque Scudo est mort, on nous permettra de dire que l'orchestre a été très-vaillant, que Pandolfini (même en dépit du souvenir de Faure qui est écrasant) a soupilé avec charme sa sérénade, et que Nanetti a recueilli les premiers braves de la soirée après le grand air de Leporello.

Du reste, voici comment les rôles étaient distribués : Don Giovanni, Pandolfini; — Leporello, Nanetti; — Don Ottavio, Piazza; — le Commandeur, E. de Reszké; — Mazetto, Caracciolo; — Zerline, M<sup>lle</sup> Albani; — Anna, M<sup>lle</sup> Singer; — Elvira, M<sup>lle</sup> Zarelli.

— Masini vient de faire sa rentrée dans Aida. Pour fêter le retour du ténor prodigue, son nom a

été mis en grosses lettres sur l'affiche, et on ne peut qu'applaudir à cette glorification d'un des plus remarquables chanteurs qui soient en Europe. C'est de l'avancement au choix. Nous aurons bientôt l'occasion d'entendre la délicieuse voix de Masini dans la Traviata.

ALBERT DE LASALLE.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

AVIS IMPORTANT

Tout et seulement ce qui concerne cette partie du journal doit être envoyé franco, dans la huitaine, à

M. P.-L.-B. SABEL,

Boulevard Magenta, 150, Paris.

PROBLÈMES

51 — ENFANTILLAGES

(Envoi d'un Bon Papa)

Les Mots justes

Le Chantre d'Achille. L'Arrière du vaisseau.
Le Charpentier de Saardam. Le Cri du corbeau.
Le Vainqueur du Sphinx. L'Erreur de date.
L'Écharpe d'Iris. L'Attribut de Mercure.
Le Fléau de Dieu. Le Carème des Turcs.

52 — MOTS CARRÉS

Composés par Messire Satanus

Buffon dit que je suis la plus noble conquête
Que l'homme ait jamais faite.

Ma puissance, ô lecteurs! fait mouvoir sur les eaux
A l'aide de vapeur les plus puissants vaisseaux.

J'exprime ma foi bien ce que vous dit de faire
Un savant professeur enseignant la grammaire
Quand il fait supprimer une voyelle en trop.

Ce que vous ferez vous-même
Et ce que chacun fera
De son verre ou de son pot
Quand, par la chaleur extrême,
A la cave il l'emplira.

J'enseigne à l'ouvrier ce qu'il doit bientôt faire
Aux fers trop émoussés et qui pénètrent mal.

Formes d'alligator, mais timide animal,
Grand ami des rochers, que le soleil éclaire.

53 — DAMES

(Composé par M. A. Duret, officier au 73<sup>e</sup>)

NOIRS

Table of a 10x10 board game with numbered squares and pieces.

BLANCS

Les Blancs jouent et s'assurent la victoire en quatre coups.

54 — ANAGRAMME

Composée par Bibi et Mimì

« Imprimeur! contez nous vite une faribole! »
1 . . . . . son rouleau, puis, prenant la parole :
« A . . . . ., nous dit-il, est un vieux matelot;
« Front haut, ce l'viv, air . . . . ., un gaillard, en un mot!
« Qui n'a pas dû . . . . . jadis dans ses voyages.
« Un jour, près du Spitzberg, un parti de sauvages
« . . . . . le baleinier où servait mon marin.

« On dut rester à l' . . . . . onze à douze semaines.
« Quand on vint à manquer et de viande et de vin,
« On but de l'huile . . . . ., on mangea des baleines!
« Une autre fois, venant des bords du Pacifique,
« Il rapporta beaucoup de . . . . . et de corail :
« On en fit, à Paris, un . . . . . magnifique,
« Dont Monsieur de . . . . . loua le beau travail. »

55 — SIMPLES QUESTIONS

Posées par M. Albert Chapuis

- 1° Vous aurez mon âge en ajoutant au triple de celui de mon fils la somme des chiffres de l'âge de ce dernier, lequel est égal à la somme des chiffres du mien.
2° Quel est le nombre (plus petit que 400) égal au carré de la somme de ses chiffres et qui, étant retourné, devient le double de cette même somme?

56 — LE CARRÉ DE 10 MOTS

Le difficile à composer et le difficile à trouver

Composé par Jul-Lub-Per, à Vauvert (Gard)

Grid puzzle with letters and clues: Ouf, Échappé, Constellation, Quadrupède, Pas prodigue, Imbécile, Homme de mer, Construire, Terme de musique, Oiseau.

Trouver 10 mots, dont 5 doivent se lire de gauche à droite et 5 de haut en bas, en plaçant convenablement dans le cadre les 25 lettres ci-dessus.

NOTA. — Les 10 mots entourant le cadre, et mis sans aucun ordre, donnent une idée approximative des mots à chercher.

57 — CHRONOGRAMME

Composé par M. E. Prouvet

En quelle année suis-je né?
VeVILLeZ VoVs Donner La peIne De CherCher si
J'appartIens aV sIèCLE aCIeL.
troVVeZ sI Je sVIIs JeVne oV VIeVX.
toVs ChIFFres Vont.

58 — MOTS EN LOSANGE

(Jolie composition de M. Oméga, de Chambéry)

C'est ainsi qu'on me fait : de grog prenez l'alpha,
Ou même l'oméga. —
Une conjonction dite l'explicative
Puis, après, du khéïve
Le paradis terrestre. — Ensuite du marin
Une grande manœuvre
Pressante. — Arrêtez-vous alors à mi-chemin
Sur le plus vrai chef-d'œuvre
De Rabelais. — Le tout bientôt va s'achever :
D'abord le temps d'un verbe
D'union. — La mesure aisée à retrouver. —
Heureux si, parmi l'herbe,
Vous avez pu rouler, lorsque votre coursier,
Avec une gambade,
Fit ce qu'on lit encore dans mon avant-dernier. —
Ma base est dans aubade.

59 — CRYPTOGRAPHIE DU CAVALIER

GRAND CADRE — PETIT TABLEAU

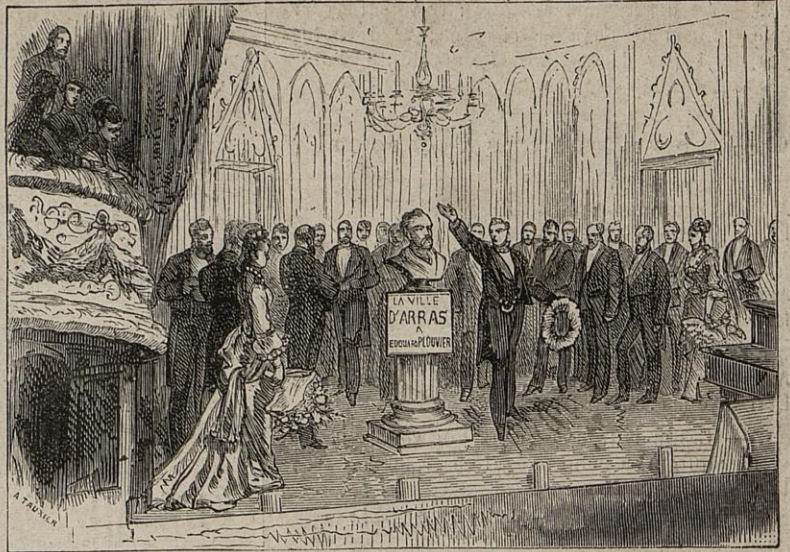
Grid of letters for a cryptogram puzzle.

L'énigme de M. Marius Brégas encadre la charade de M. E. Lecomte.





BORDEAUX. — Obsèques du général Conseil-Dumesnil.  
(Croquis de M. Saint-Lanne.)



ARRAS. — Inauguration du buste d'Édouard Plouvier sur la scène du théâtre.  
(Croquis de M. Desavary)

PROCHAINE EXPÉDITION

DU PROFESSEUR NORDENSKIOLD

Le célèbre géographe, le docteur A. Peterman, publie une lettre du professeur Nordenskiöld, par laquelle on apprend que ce hardi et intrépide voyageur se prépare à entreprendre une nouvelle tournée de recherches, dont le vaste plan est fait pour éveiller une légitime attention.

Dans sa lettre, datée de la fin de l'année passée, M. Nordenskiöld écrit ceci :

« En 1878, j'espère pouvoir me mettre à la tête d'une expédition destinée à explorer la mer Sibérienne, entre Yenisei et le détroit de Behring. Je suis persuadé que de ce côté aussi il y aura beaucoup de vieux préjugés à détruire. »

Nous croyons pouvoir ajouter que le retour s'effectuera autour de l'Asie par le canal de Suez. M. Nordenskiöld dit dans la même lettre que l'exploration arctique ne doit pas être interrompue maintenant, et que la hauteur du pôle atteinte par le capitaine Nares, ainsi que tant d'autres résultats obtenus par son expédition, ne doivent pas être regardés comme des résultats définitifs.

L'inconstance de la glace est démontrée; elle fond même en été, dans une certaine mesure,



M. le professeur NORDENSKIOLD, célèbre voyageur suédois.  
(Reproduction phototypographique par le procédé de M. Carloman, de Stockholm.)

sous 83 degrés de latitude. Les avalanches comblent les vides, de sorte que la glace formée depuis quelques années s'égalise en hiver.

Mais, en 1876, il y avait au nord des Sept-Iles tant d'eaux courantes, que plusieurs pêcheurs de morue norvégiens dépassèrent 81 degrés sans rencontrer de glace, et ils prétendaient tous qu'ils auraient pu naviguer pour le moins jusqu'au 83° degré. Ceci, pendant les années favorables, a également lieu au nord du détroit de Smith; de sorte qu'on doit y rencontrer de l'eau courante au lieu de glaces polaires.

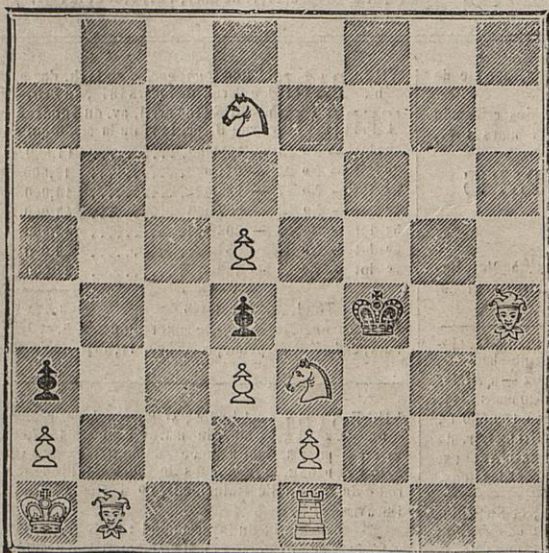
Tout le monde reconnaît les vastes et glorieux résultats que la Suède, si modeste quant à l'importance de sa population, a su conquérir sur le domaine de l'exploration arctique; le gouvernement, l'Académie des sciences de Stockholm, et la libéralité de quelques particuliers, tels que le comte Rhrensvasrol et M. O. Dickson, ont rivalisé pour encourager cette véritable œuvre de paix et de civilisation.

Tout ce mouvement est favorisé dans ce pays par un grand nombre de savants, qui ont le bonheur de voir à leur tête l'homme éminent dont nous sommes heureux de donner aujourd'hui le portrait, fait d'après la méthode d'un de ses compatriotes, M. Carloman, méthode qui se passe d'autre dessinateur que le soleil lui-même.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 647

COMPOSÉ PAR M. J. JORDAN



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 645

- |                         |                  |
|-------------------------|------------------|
| 1. D 8 FR               | 1. D 8 FD, (céc) |
| 2. F 2 FD, éch. déc.    | 2. D 1 r. T      |
| 3. D 5 F, éch. c        | 3. C pr. D       |
| 4. F 3 C, échec et mat. |                  |

Solutions justes : MM. Q réval; Vital Terrasson; le capitaine Dubois; les amateurs du café du Phénix, à Lyon; Misselieux; L. de Croze; Edm. Leger; le café Central, à Péronne; le café Dumas, à Privas; le nouveau Cercle des Échecs, à Chalindrey; le Cercle du commerce de Firminy; A. D. Dobriceano; Armand M.; Kassioh.

Aures solutions justes du problème n° 644 : MM. A. Vanconghem; E. Lafarge; le Cercle du commerce de Firminy.

Problèmes n°s 637, 638 et 639 : M. Frédéric; Granados, à Savannah (Etats-Unis d'Amérique)

Correspondance. — M. le capitaine A. G. B., à Toulouse. Problème n° 643. Réponse à votre troisième coup : P 6 CR.

PAUL JOURNOUD.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUDBOURG et Cie, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

L'ÉCORCE TERRESTRE, par ÉMILE WITH, ouvrage illustré et colorié (E. Plon, éditeur).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Enfin! les restes d'Auber gisent, au Père Lachaise, dans un monument digne de lui!

Ont deviné le dernier rébus : l'OEIpe du café de l'U. i. vers, au Mans; cercle des Francs-Tireurs, de Gray; Marie Vilcoq; Mathey, à Ormans; Brissard, à Orléans; l'OEIpe du cercle de l'Avant, à Châlons; Lattes; M<sup>lle</sup> G. de G.; Delège, à Grenoble; café Gaullier, à Cadillac; l'OEIpe de lyox, à Vitry-le-François; Convolvulus et Palatas, à Cherbourg; café de la Bourse, à Châlons; Jean et Jeanne Fabre; Eugène Robardey; Martin-Maraval; café Jacquemel, à Besançon; Officine-Club, à Toulon; les Sorciers auvergnats; maison Pagès, à Marseille; café de l'Union, à Paris; les habitués de l'hôtel de Bretagne, à Pire.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.